

LES

ARTS

# Le pari de Notre-Dame

*Etrange équipe. Hugo, Quasimodo, Esmeralda, Plamondon, Cocciante et Claude Maheu. Ajoutez des voix, des gargouilles à l'arrière-fond, des textes accrocheurs, et une mise en scène résolument Carbone 14. Mêlez le tout: ça donne un succès encore plus retentissant que Starmania.*

B

**DOSSIER:**  
32 ANS EN  
PARALLÈLE...

PAGE B 3

THÉÂTRE:

**DALPE, LE  
RETOUR**  
PAGE B 9

NOURRIR L'OGRE

PAGE B 12

CINÉMA

page B 4

DANSE

page B 7

DISQUES

page B 10

SOLANGE LÉVESQUE

Entre le théâtre audacieux qu'il pratiquait en 1975 avec *Les Enfants du paradis* (compagnie devenue Carbone 14 en 1980) et la mise en scène de l'œuvre de Victor Hugo, Gilles Maheu a signé 17 autres mises en scène et conçu huit spectacles avec lesquels il a voyagé partout dans le monde. Son passage à la comédie musicale s'inscrit dans une continuité naturelle.

« J'ai souvent travaillé avec d'imposantes distributions formées d'artistes venant de disciplines diverses, remarque-t-il. Dans mes spectacles, on trouve des danseurs, des chanteurs, des mimes... » Formé par les Michel Poletti, Etienne Decroux et Eugenio Barba, maîtres du mime et du théâtre corporel, il a opté dès le début de sa carrière pour un théâtre où l'action prédomine sur le texte. *Pain blanc*, *Le Rail*, *Le Dortoir* et *Les Amés mortes*, entre autres, ont confirmé et approfondi ses choix esthétiques.

**Une nouvelle couleur au « musical »**

Maheu était on ne peut mieux préparé à se colleter avec *Notre-Dame de Paris*. « Plamondon a fait appel à moi pour que j'apporte une nouvelle couleur au genre "musical". Mon but est de faire connaître l'avant-garde à un public qui n'en a pas l'habitude et qui, autrement, n'aurait pas l'occasion d'entrer en contact avec elle. » Pas question, néanmoins, de banaliser le contenu du roman de Hugo; Gilles Maheu l'a abordé avec le même sérieux qui le guide d'habitude.

VOIR PAGE B 2: NOTRE-DAME

ARTS

NOTRE-DAME

Le pari de Notre-Dame

La victoire de la différence

Son caractère profondément européen distingue avantagement Notre-Dame de Paris de l'univers américain de la comédie musicale

SUITE DE LA PAGE B 1

«Pour Notre-Dame... comme pour toute autre production à laquelle j'accepte de travailler, explique-t-il, j'ai exercé pleinement mon métier de metteur en scène en traitant ce "musical" comme n'importe quelle pièce qu'il faut d'abord décoder. Ce qui fait une différence, précise Maheu, c'est la taille de la production et les moyens généreux dont on dispose.»

Dans ses propres pièces, Maheu est le maître à bord; Notre-Dame... ne peut se concevoir sans une vision concertée. «Luc, Richard, Martino [le chorégraphe], Christian [le décorateur] et moi avons commencé à travailler sur la structure du spectacle un an et demi avant d'entrer en répétition. Assez longtemps pour s'approprier et laisser une bonne chimie s'installer entre nous!» Un sentiment de sécurité lui est venu de cette expérience. «Pour une fois, souligne-t-il, je savais à l'avance où je m'en allais!»

Lecture intemporelle, langage actuel

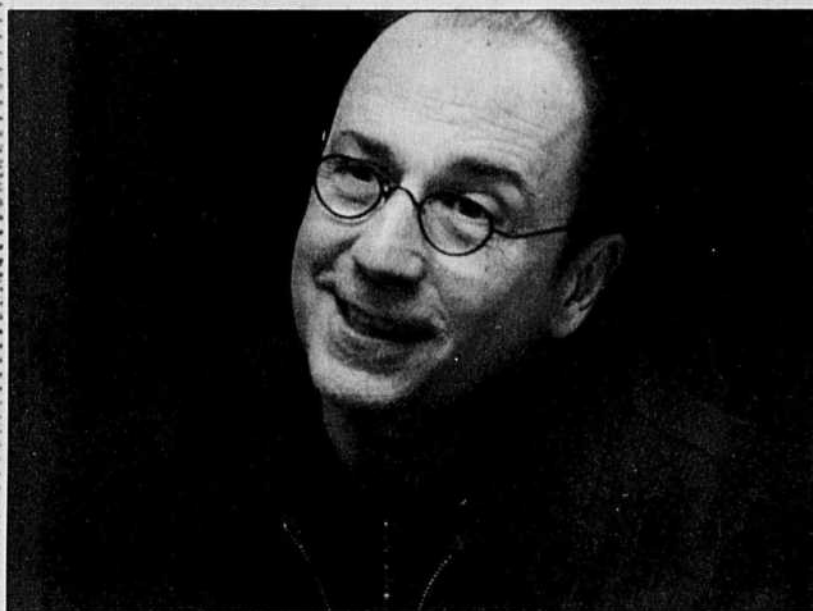
Préparé à faire face à une distribution multidisciplinaire d'envergure, il fallait qu'il le soit: douze danseurs, quatre acrobates et sept chanteurs interprétant 42 chansons, cela fait du monde! Le succès d'une telle entreprise n'implique pas seulement une collaboration étroite entre les concepteurs; la distribution doit être disciplinée, capable de supporter le volume de travail et l'intensité de la coopération. «En la composant, nous avons choisi

des artistes à la personnalité très forte qui possèdent cette disposition à entrer dans la vision d'une œuvre collective.»

Sous prétexte que le spectacle se destine au grand public, plusieurs auraient fait des compromis, édulcoré certains éléments... «On n'a pas banalisé le contenu, assure Gilles Maheu; j'ai opté pour une relecture intemporelle de l'œuvre de Victor Hugo que Luc a transposée dans un langage très actuel. J'ai voulu un plateau très dépouillé.» Sur le plan musical, Maheu trouve la musique de Coccianta davantage parente de l'opéra que du «musical» traditionnel. «Il y a plus de chansons, moins de récitatifs. Il fallait donc de vrais danseurs et de vrais chanteurs, car les chorégraphes et les chansons se portent mutuellement.»

On a souvent dit des spectacles de Gilles Maheu qu'ils étaient noirs. «Notre-Dame... souligne Maheu, ouvre sur l'espoir, sur la continuité de la vie, et c'est cette vie que les spectateurs sentent. J'ai beau connaître le spectacle par cœur, enchaîne-t-il, la dernière scène me laisse toujours les larmes aux yeux.»

Il n'est pas inutile de rappeler qu'en 1989, Gilles Maheu déclarait, en visionnaire: «Le choc de l'art est aujourd'hui dilué dans la consommation, mais la perception de l'objet artistique peut encore entraîner un changement de vision du monde; en ce sens, je crois toujours, comme à vingt ans, que l'art est révolutionnaire [...] le changement est en fait dans les yeux de celui qui regarde. L'art sert à changer les yeux des gens.» On devine qu'il le croit encore.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour Gilles Maheu, «Notre-Dame... ouvre sur l'espoir, sur la continuité de la vie, et c'est cette vie que les spectateurs sentent».

C'est l'autre. Le compositeur. Celui qu'on aperçoit dans l'ombre des deux géants illuminés par la gloire de Notre-Dame de Paris: Luc Plamondon et feu Victor Hugo. Pourtant, il n'y aurait rien pour Esmeralda ou Quasimodo à chanter sans les grandes ballades méditerranéennes de Richard Coccianta. Petit retour d'ascenseur.

SYLVAIN CORMIER

Disons la vérité: c'est à Plamondon que Le Devoir voulait parler. Comme tout le monde. Pur réflexe, conditionné par ce grand bavard de Luc lui-même: les médias et le parolier s'attirent comme un gros tas de lucioles et un projecteur de poursuite. Mais ne voilà-t-il pas qu'une semaine avant la méga-première mont-réalaise du spectacle musical Notre-Dame de Paris, le dit Plamondon se fait porter pâle. Ou plutôt brun: «Luc est en écriture jusqu'au 28 [mars] à Los Angeles», a relaté la relationniste. Bon. Sur ces entrefaites, qui s'amène en ville? Le comparse.

Richard Coccianta en personne. Le créateur des musiques de Notre-Dame de Paris. Celui à qui, justement, on a fort peu causé depuis la sortie de l'album-aux-trois-millions-d'exemplaires-venus-rien-qu'en-France. Coïncidence?

De souffle et de désir

Je n'ai pas demandé à Coccianta, une fois attablé au bar du Reine-Elizabeth, si c'était arrangé avec le Plamondon des vues, histoire de lui donner un peu d'éclairage. Mais on a tout de même parlé un peu de l'ombre dans laquelle Plamondon, par sa nature même, tient quiconque est à ses côtés. Coccianta, gentil monsieur d'un calme désarmant, exact contraire de son fébrile collaborateur, n'a pas évité l'écueil.

«Pour la création, mon rapport avec Luc est idyllique. Magique. Mais c'est pas facile dans la vie. On est très contrastés. Je suis une personne paisible. J'aime bien ma solitude. Je me suis rendu compte très vite qu'il avait cette envie de prédominance. Que je

n'ai pas. Au début, je vivais ça mal. Je ne comprenais pas: on avait fait quelque chose de beau ensemble. Pourquoi en voulait-il tant, lui qui a tout? J'ai compris qu'il avait besoin de cette lumière pour vivre. Aujourd'hui, je me suis fait une philosophie: de toute façon, le temps donnera raison à l'œuvre dans son entier.»

Coccianta n'est pourtant pas peu fier de ses musiques, de ces mélodies méditerranéennes pleines de souffle et de désir qui séduisent autant l'ado que l'ainé, de ce caractère profondément européen qui distingue si avantagement Notre-Dame de Paris de l'univers américain de la comédie musicale. «Moi, je suis issu d'une tradition de chanson méditerranéenne de qualité, qui vient de l'opéra. Ce que nous avons voulu, Luc et moi, c'est retourner à la forme de base

de l'opéra en lui redonnant son sens populaire, au moyen de ce format moderne qu'est la chanson. Au fond, c'est le combat que je mène depuis le début de ma carrière: défendre dans le monde la spécificité culturelle du bassin méditerranéen à travers la chanson populaire.»

A en juger par la furieuse séance d'enchères tenue récemment dans l'antichambre de Notre-Dame de Paris, lors de laquelle les multinationales du disque se sont arraché les droits de la version anglaise (Sony a décroché le pactole), Plamondon et Coccianta ont au moins établi une solide tête de pont. «On se demandait si les Américains qui sont venus voir le spectacle allaient aimer cette différence. Eh! bien, oui, c'était exactement ce qu'ils voulaient: une histoire appartenant à un terroir qui est la France, écrite dans une belle langue

Coccianta, gentil monsieur d'un calme désarmant, est l'exact contraire de son fébrile collaborateur



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le compositeur Richard Coccianta est fier d'avoir signé, avec Notre-Dame de Paris, «une histoire appartenant à un terroir qui est la France, écrite dans une belle langue moderne, simple et claire, avec une musique extrêmement européenne».

moderne, simple et claire, avec une musique extrêmement européenne. Peut-être qu'on a trouvé le moyen d'exporter notre culture?»

Cohérence

Pour Starmania, le tandem Plamondon-Michel Berger n'avait pas été pareillement courtisé: on s'était emparé plutôt cavalièrement de l'opéra rock pour en faire un ma-

chinchose à l'américaine, un Tycoon passablement dénaturé. «Moi, j'ai aimé Starmania première manière, commente Coccianta: j'étais l'un des premiers fans. Il y a eu une trahison dans l'écriture du Starmania anglais. Les textes perdaient leur sens, les arrangements n'étaient plus au service de l'œuvre. Changer le titre pour Tycoon, déjà, c'était de la foutaise: Starmania est un titre parfait et bilingue. Pourquoi casser la cohérence de l'œuvre pour faire plaisir à des interprètes? Je n'ai jamais compris.» Et Coccianta de hausser très légèrement le ton: «En tout cas, Notre-Dame de Paris ne perdra pas sa cohérence.»

Ce qui n'empêche pas, au demeurant, le succès des chansons hors de l'œuvre. Comme Starmania, et contrairement aux comédies musicales américaines généralement porteuses d'un seul air notable et récurrent, Notre-Dame de Paris regorge de chansons mémorables qui vivent l'une après l'autre de belles vies dans les palmarès. Velours pour Coccianta. «Je crois que les Américains ont été très impressionnés par ça. On avait déjà vendu un million d'albums avant de commencer le premier spectacle. La valeur discographique était au moins aussi indéniable que la valeur du spectacle et de l'histoire de Victor Hugo. Tout se tient, et en plus, il y a des hits. Il y avait aussi beaucoup de hits dans Starmania, mais l'histoire était peut-être trop symbolique pour les Américains.» Coccianta sourit. «Mais je ne suis pas là pour comparer Starmania et Notre-Dame de Paris.» De fait, il est là pour célébrer: tous les billets vendus, la promo est à toute fins utiles superflue. «Notre-Dame de Paris, c'est la grande récompense, avoue-t-il. Toute ma vie, je n'ai jamais cherché à être à la mode. J'ai seulement essayé de défendre un style, une manière. Notre-Dame, pour moi, c'est la victoire de notre différence.»



SOURCE TV5

Toute la troupe de Notre-Dame de Paris

SPM  
CONCERT  
VENDREDI SAINT  
2 avril 1999 à 20 h  
REQUIEM  
de MOZART  
STABAT MATER  
de PERGOLESÌ  
Fabiano Monica, chef invité  
Louise Marcotte, soprano  
Noëlla Huet, mezzo-soprano  
Guy Bélanger, ténor  
Alexander Savtchenko, basse  
CHŒUR DE L'UQAM  
Orchestre de la Société  
Philharmonique de Montréal  
ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE  
309 Rachel E.  
Admission générale : 20 \$  
Réseau Admission : 514-790-1245  
Place des Arts : 514-942-2112  
Entrée de l'Église une heure avant le concert  
Orchestre de la Société Philharmonique de Montréal  
Choeur de l'UQAM

FEMMES de flammes  
Femmes de feu, de fou rire et d'émotion. Elles brûlent les planches et crèvent l'écran. Céline Dion, Lara Fabian, Cher, Mariah Carey, Liane Foly, Ophélie Winter, Maurane, Carole Fredericks, Maïté, Muriel Robin, Miss France, les danseuses du Crazy Horse... Patrick Timsit et Michel Drucker les aiment toutes. Tapis rouge pour ces dames !  
CONCOURS TV5  
Un voyage pour deux à Paris à gagner !  
Repérez l'avion à notre antenne.  
19 h 30  
CE SOIR  
LARA FABIAN  
CÉLINE DION  
TAPIS ROUGE  
TV5  
CHANGEZ DE MONDE  
www.tv5.org

# 32 ans en parallèle

*Cette fois-ci, c'est vrai, le cinéma Parallèle ferme ses portes... pour mieux les ouvrir ailleurs*

Le Parallèle meurt dimanche pour ressusciter dans un ailleurs tout neuf vers la fin mai. La minuscule salle du 3682, boulevard Saint-Laurent, l'un des rares sinon le seul survivant parmi les lieux de répertoire à Montréal, remplira enfin son mandat initial... avec 20 ans de retard.

BRIAN MYLES  
LE DEVOIR

Des photographies à la pelle et les souvenirs s'y rattachant ont occupé toute la semaine Claude Chamberlan, le directeur général du cinéma Parallèle qui, 32 ans après sa naissance, s'apprete à vivre des changements majeurs.

Le Parallèle ferme, ou plutôt il déménage plus au sud sur le boulevard Saint-Laurent, dans le futur complexe Ex-Centris de Daniel Langlois. Claude Chamberlan et ses acolytes organisent une grande fête aujourd'hui et demain avant que le rideau ne tombe définitivement sur la salle de 83 places coincée entre deux murs de brique noire, la couleur qu'arborent les gens dits alternatifs. Aujourd'hui, les sièges de couleur bourgogne du Parallèle seront mis en vente lors d'un encan que M. Chamberlan veut «loufoque». Ces places disparaîtront, et les profits seront remis à des organismes culturels dans le besoin. Une exposition photo retra-

çant les moments «forts et inoubliables» du Parallèle est également au menu pour cette ultime fin de semaine d'activités au cours de laquelle seront projetés les coups de cœur du Parallèle (entre autres *La Vie rêvée des anges*, *Léolo*, *A Clockwork Orange*, *Le Voyage dans la lune*).

Claude Chamberlan s'affairait à préparer l'exposition photo mardi dernier lorsqu'il a pris un moment pour dresser de manière informelle le bilan et les perspectives s'offrant au Parallèle. Nostalgique? Un peu, tout de même, quand il regarde toutes ces images où s'entremêlent deux vies, celle du cinéma et la sienne. Mais il est surtout emballé par le déménagement qui marque la fin des années de pauvreté.

#### L'ami Langlois

Il faut remonter à 1977, année de renouveau pour le cinéma né en 1967, pour saisir tout l'enthousiasme

de Chamberlan. «À l'origine, le [nouveau] Parallèle devait compter trois salles, dont une multimédia, explique-t-il. On voulait s'ouvrir au multimédia, à la vidéo et à toutes sortes de formes éclatées, évidemment.»

Mais le manque d'argent joua à l'époque et jouera encore pour trois décennies contre Claude Chamberlan, si bien que le projet de trois salles fut abandonné. C'est ainsi qu'il dut se contenter d'une seule salle, qui a maintenu contre vents et marées défectives le cap sur l'avant-garde et le cinéma d'auteur.

Nostalgique,  
Chamberlan?  
Un peu, tout  
de même.  
Mais il est  
surtout  
emballé.

Mais vint un jour de 1996 où la pression financière fut trop forte. «300 000 \$ de dettes. J'étais rendu bien loin. J'avais des problèmes de partout.» Claude Chamberlan entreprend de trouver des mécènes. Il a de l'expérience car le Parallèle a survécu grâce à l'implication financière de toutes sortes de gens. «Des mécènes, j'en ai eus», rigole-t-il, avouant qu'il a même approché le baron Philippe De Rothschild (le monsieur qui embouteille notamment le Mouton Cadet).

C'est finalement Daniel Langlois, qui a fait fortune avec sa compagnie Softimage, qui a accepté d'aider le Parallèle. Son complexe Ex-



Claude Chamberlan devant l'écran de l'ancien Parallèle.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Centris comptera trois salles: le Parallèle avec 100 places, une autre salle de 240 places qui pourra être convertie en salle nouveaux médias et une troisième de 300 sièges. Même le café sympathique où se rejoignaient et discutaient les cinéphiles rouvrira ses portes à Ex-Centris. Difficile de percer cependant le mystère entourant ce complexe qui a pris forme au coût de plusieurs millions. «Disons que Daniel en fait plus que le client en demande, dit Claude Chamberlan avec un sourire. Il s'agira de salles parmi les plus avancées du monde, autant pour le cinéma que le nouveau média.»

Trois salles, dont une dédiée au nouveau média, voilà le concept de 1977 de M. Chamberlan qui refait surface. «C'est la même idée, reconnaît M. Chamberlan. En ce qui me concerne, ces trois salles sont très importantes. Je voulais faire passer le Parallèle à une autre époque.»

Le Parallèle nouveau gardera les mêmes objectifs, enchaîne-t-il: promouvoir le cinéma d'auteur et d'expérimentation, favoriser l'émergence d'une relève, donner une vitrine au documentaire, au court et au moyen métrage.

Par souci de rentabilité, le Parallèle avait dû présenter davantage de longs métrages au cours des dernières années, «ce qui empêchait de faire des choses plus audacieuses», rappelle M. Chamberlan. Mais avec trois salles et l'appui financier de Daniel Langlois, le Parallèle pourra renouer complètement avec son mandat originel de «recherche totale», «d'expérimentation». L'homme ne sera pas seul dans l'aventure. Les programmeurs du Festival de nouveau cinéma et des nouveaux médias, que commande Daniel Langlois, le suivent à Ex-Centris. Il y aura donc Chamberlan à la direction du Parallèle et à la programmation des longs métrages. Luc Bourdon s'occupera de la section court et moyen métrage et Alain Mongeau planchera sur les nouveaux médias. Des liens seront tissés avec des villes à l'étranger, des ateliers de formation professionnelle seront organisés, et, et... C'est la personnalité de Gémeaux de Claude Chamberlan qui se manifeste. Il veut toujours mettre la main à toutes les pâtes. Encore. Après toutes ces aventures et bien d'autres à l'horizon.

## Une histoire en accéléré

De tous les hauts et les bas vécus par le Parallèle, Claude Chamberlan garde parmi ses souvenirs les plus précieux les 100 ans du cinéma, un événement qu'il avait organisé en juin 1992.

Ces 100 ans avaient donné lieu à un concours inusité, un cinémarathon de 250 heures qui a permis à Chamberlan d'avoir son nom dans le *Livre Guinness des records* pour la plus longue projection continue au monde. Une étudiante de 21 ans, Laura Denison, avait mérité le titre de «spectatrice la plus endurante», attribué par les gens de Guinness pour avoir vu tous les films. *Libération*, le *Wall Street Journal*, *Village Voice* et *Variety* avaient jugé l'événement suffisamment intéressant pour y consacrer un article. Les projections urbaines en plein air avaient également connu un fort succès. «Je voyais des jeunes qui assistaient à la projection

de films qu'ils ne connaissaient pas, comme *Les 400 Coups*, se rappelle Claude Chamberlan. Ils sortaient ravis et c'était mon salaire.»

Le cinéma a été fondé en 1967 par deux émigrés grecs (Dimitri Spentzos et Dimitri Eipides) sous le nom de Centre du film underground. Claude Chamberlan fut de l'aventure dès le début. Le journaliste Luc Perreault, de *La Presse*, l'a connu à cette époque. Dans un portrait écrit en 1997, M. Perreault se souvient de Chamberlan comme un «garçon déjà brouillon», devenu au fil des ans «un doux dingue», un «funambule» qui a quand même su faire du Parallèle et du Festival du nouveau cinéma deux institutions incontournables dans le paysage culturel montréalais.

Claude Chamberlan fut tour à tour spectateur, projectionniste et codirecteur du Parallèle avant d'en prendre la direction en 1971.

Après une série de déménagements, le Parallèle a déménagé sur Saint-Laurent, là où il se trouve encore jusqu'à demain, en 1978. Ouverte à tous les genres, la salle fut un lieu de découverte pour les Montréalais, qui ont pu s'initier ou redécouvrir les œuvres des Nick Cassavetes, Jane Campion, Wim Wenders, Robert Morin, Marc-André Forcier et de quantité d'autres. «Un million de spectateurs, 2001 cinéastes et vidéastes», se plaît à dire Claude Chamberlan.

L'institution de l'underground filmique a pourtant connu sur le plan financier déboires par-dessus déboires, frôlant la faillite «une dizaine de fois».

Le Ouimetoscope a fermé au début des années 90 et le Cinéma du Parc en a fait autant il y a quelques semaines. Le Parallèle a survécu.

Brian Myles

LA SALLE APPLAUDIT DEBOUT ET SORT EN DANSANT...



«UNE BRILLANTE RÉUSSITE, L'EXTASE!»

- CLAUDE DESCHÊNES, MONTRÉAL CE SOIR

«D'UNE ÉBLOUISSANTE BEAUTÉ!»

- MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

TANGO  
de Carlos Saura

CITÉ DU FILM  
b'heive(r) pandora  
TECHNOVISION  
SONY PICTURES CLASSICS  
SON DIGITAL À L'AFFICHE!  
version originale espagnole avec sous-titres anglais  
version française  
CINÉMA IMPÉRIAL  
Info film: 848-0300  
14H00 - 16H30 - 19H00 - 21H15

## Le plaisir croît avec l'usage

René Richard Cyr  
ACCUEILLE LISE DION,  
François Léveillé, son ami,  
et les invités

que Lise a proposés: SALVATORE PANZERA, BARBARA ARAYA, BOB WALSH, STEVE HILL, CHARLOTTE LAURIER, MARIE-DENISE PELLETIER, ANGÈLE DUBEAU, FRANÇOIS BOURASSA TRIO, TÉREZ MONTCALM, RITA LAFONTAINE, LOS DESPERADOS

Télé-Québec

Ce dimanche de 20h00 à 21h30

Télé-Québec

BLANQUETTE-CRÉMANT  
DE LIMOUX  
CUVÉE SAINT-LAURENT

SAO

ARCHAMBAULT

Four Points  
Soyez actif 2001

CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE:  
RENÉ RICHARD CYR ET DOMINIC CHAMPAGNE  
DIRECTION MUSICALE: ALAIN LEBLANC ET CHARLES BARBEAU  
RÉALISATION: JEAN-JACQUES SHEITOVAN  
PRODUCTEURS: GUY LATRAVERSE ET BERNARD SPICKLER

Si vous désirez assister à l'enregistrement de l'émission *Le plaisir croît avec l'usage*, téléphonez au (514) 526-7090 poste 564



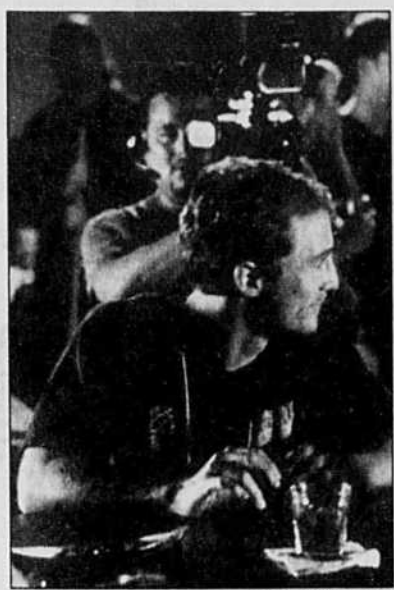
LES ARTS  
CINÉMA

# Fast food

Le remake de Louis 19 est devenu une comédie américaine grand public sans véritable lien avec l'original

EDTV

Réalisation: Ron Howard. Scénario: Lowell Ganz et Babaloo Mandel. Avec Matthew McConaughey, Jenna Elfman, Woody Harrelson, Sally Kirkland, Martin Landau, Ellen DeGeneres. Image: John Schwartzman. Musique: Bonnie Greenberg.



Matthew McConaughey

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Évidemment, quand on voit un remake, on compare. Et quand c'est le premier remake de notre histoire cinématographique, on jauge avec plus d'attention encore. Sauf qu'une fois digéré dans la gueule à dents du remake, un film n'a plus l'air que d'une production américaine comme les autres. N'empêche... Il est fascinant de voir ce qui a sauté ici, ce qui a survécu là.

Louis 19, de Michel Poulette, mettait en scène Martin Drainville, racontait l'histoire d'un rien-du-tout devenu star après qu'une station de télé eut entrepris de le suivre nuit et jour pour livrer sa vie en pâture aux téléspectateurs.

Or donc, après moult pourparlers et péripéties, la version américaine de l'histoire sort en salles. Première différence: le héros principal, Matthew McConaughey, est un beau mec, ce qui tranche, avouons-le, avec la tronche raboteuse de notre Martin Drainville national. Le héros est embelli, procédé assez facile, il faut l'admettre, et qui fait perdre son caractère insolite à l'intrigue. Autre différence de taille: le fric, un budget vingt fois plus gros que l'original. Ajoutez au nouveau tableau un rythme plus rapide et des gags à la pelle.

Ron Howard met donc en scène un jeune type, Ed (McConaughey), qu'une directrice de programmation (Ellen DeGeneres) a l'idée de faire suivre avec des caméras, nuit et jour, comme coup de pub pour une nouvelle chaîne. Ed était vendeur dans un club vidéo et la célébrité changera sa vie: crises familiales et combats de coqs avec son ambitieux frère (Woody Harrelson), amours qui naissent, souffrent et se cassent devant un auditoire gigantesque qui s'est pris au jeu et suit avec passion la vie désormais palpitante de la nouvelle star. Peut-on demeurer sain et sincère alors que tout un chacun commente vos faits et gestes, se prononce sur le sex-appeal de vos partenaires et vous prive de toute intimité? Pour vivre heureux, vivons caché. Morale de l'histoire.

Le jeu général apparaît fort conventionnel, avec une certaine fraîcheur dans le camp de McCo-

naughey, une force dans celui d'Harrelson, du caractère pour la prestation d'Ellen DeGeneres. L'apparition d'Elisabeth Hurley dans la peau d'une vamp venue détourner le héros de ses vraies amours prend le contre-pied des mésaventures conjugales de Hurley avec Hugh Grant dans la vraie vie, histoire d'émoustiller le public. La *Cover-girl* n'a jamais fait d'étincelles à l'écran; du moins, cette fois-ci, dégage-t-elle une certaine présence incendiaire qu'on ne lui connaissait pas.

EDTV est une somme d'ingrédients commerciaux destinés à lever. Les gags, le rythme, la joliesse du héros créent le mélange instantané fait pour vivre sa courte vie de comédie grand public. Avec d'ailleurs quelques rires en prime.

Quant au reste, EDTV s'avère une production américaine facile et convenue dont toute réflexion un tant soit peu poussée sur la vie privée violée par l'œil de la caméra est disparue, en autant qu'elle ait été présente dans *Louis 19*. Un peu plus, tout de même. En 1994, le sujet possédait alors une certaine virginité qui s'est perdue en cours de route, particulièrement après le passage de *The Truman Show*, sur un thème parent venu brûler cet EDTV. Quant au chevauchement de la vidéo et de la pellicule film, thème oblige, que font alterner les deux types d'images, il n'étonne guère après Egoyan.

En fait, EDTV arrive trop tard pour rendre un son de cloche original et se voit relégué d'office au rang des productions faciles, consommées en vitesse et sans avenir. Comme quoi les filons de pointe s'usent parfois vite au cinéma.



Une scène du film EDTV

Les rebondissements ne manquent pas. Cette commissaire me fait songer à cette femme inspecteur de *Fargo* des frères Coen.

Maria Kamitz présente  
Sandrine Bonnaire • Jacques Gamblin  
Valeria Bruni-Tedeschi • Antoine de Caunes

## au Cœur du Mensonge

un film de Claude Chabrol  
Bernard Verley Bulle Ogier Pierre Martot  
Scénario et dialogues Odile Baril et Claude Chabrol

À L'AFFICHE! CINEPLEX ODEON COMPLEXE DES JARDINS  
Tous les jours: 1:40 - 4:20 - 6:50 - 9:20

# Pour le plaisir

LOCK, STOCK AND TWO SMOKING BARRELS

Écrit et réalisé par Guy Ritchie. Avec Jason Flemyng, Dexter Fletcher, Nick Moran, Jason Statham. Image: Tim Maurice-Jones. Montage: Niven Howie. Musique: David A. Hugues, John Murphy. Grande-Bretagne, 1998, 108 minutes.

MARTIN BILODEAU

Depuis *Trainspotting*, le cinéma anglais surfe sur la vague de comédies anecdotiques, désinvoltes, spontanées et pétaradantes qui ne réinventent rien, sinon le plaisir. *Lock, Stock and Two Smoking Barrels*, premier long métrage de Guy Ritchie, succède ainsi à *Shooting Fish*, de Stephen Schwartz, dans un genre qui fera son temps mais qui, pour l'instant, nous en donne du bon.

Difficile de résumer la chose autrement qu'en partant du titre, *Lock, Stock and Two Smoking Barrels* («Gâchette, crosse et deux canons fumants»), qui désigne un fusil, ou plus précisément deux fusils, antiques ceux-là, convoités par un pornophile qui ne collectionne pas que les vibrateurs, et qui passeront de main en main au gré d'une intrigue impliquant quatre jeunes Londoniens désireux d'obtenir de l'argent vite fait.

Ceux-ci se retrouveront un million de dollars dans le rouge au terme

d'une joute de poker au cours de laquelle leur leader, Eddy (Nick Moran), un génie du jeu, s'est vu littéralement flouer par son adversaire (P. H. Moriarty), lequel cherche à mettre la main sur le bar de son père (Sting) de même que sur son contenu (l'expression «lock, stock and barrels» signifie également «marchandise» ou «inventaire»).

Comment les deux fusils antiques se sont retrouvés entre les mains d'Eddie et de ses complices Tom (Jason Flemyng), Bacon (Jason Statham) et Soap (Dexter Fletcher) lorsque ceux-ci ont décidé de cambrioler leurs voisins cambrioleurs rentrés au bercail avec l'argent et la marchandise d'un dealer sympathique? La question relève d'une pirouette narrative aussi élégante qu'efficace, digne de cette désopilante partie de chasse, où tous sont à la fois chasseurs et gibiers, et dont seul le hasard ressort vainqueur.

Cependant, le montage à la hache et la mise en scène nerveuse s'allanguissent dans la seconde partie, diluant l'intensité de l'intrigue et révélant, lentement oblige, les bornes qu'il aurait mieux valu tenir cachées. Aussi, l'usage répétitif de chansons à l' mode, lâchées arbitrairement comme d'un juke-box sans amplifier ni apporter une plus-value à l'action, n'ont d'autre efficacité que celle de mousser les ventes de la bande sonore du film. Elles créent par ailleurs

une distorsion dans un tableau qui fourmille de personnages de bédé, de situations grotesques et de fusillades déchainées, qui rendent un hommage à *Pulp Fiction*. Une analogie que vient renforcer la construc-

tion puzzlesque du film de Guy Ritchie, cinéaste de 29 ans formé (comme tant de ses congénères) à l'école du clip et de la pub, à qui il ne manque que le soufflé du long métrage pour vraiment surprendre.



Vinnie Jones dans le rôle de Big Chris.

FRANCE FILM présente une production CITÉ-FIMÉRIQUE

## EMPORTE-MOI

49<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BERLIN  
Prix spécial du Jury œcuménique  
COMPÉTITION OFFICIELLE  
BERLIN 1999

«Karine Vanasse : d'une profondeur, d'un dynamisme et d'une sensibilité renversante.  
**QUELLE COMÉDIENNE ATTACHANTE !»**  
Louise Blanchard-LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«EMPORTE-MOI est le film le plus ACCESSIBLE, le plus VIVANT, le plus GÉNÉREUX de Léa Pool.»  
Éric Fourlanty-VOIR

«Karine Vanasse, avec une FRAÎCHEUR DÉSARMANTE, porte littéralement le film sur ses épaules dans une performance qu'on a comparée à celle de Charlotte Laurier dans *Les Bons Débaras*.»  
★★★★-Normand Provencher, LE SOLEIL

13 ANS+ FAMOUS PLAYERS PARISIEN CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

FRANCE FILM présente une production NANOUK FILMS

## Quand je serai parti... vous vivrez encore

un film de Michel Brault

«Un film IMPORTANT !»  
• Franco Nuovo, Journal de Montréal

«Un film QU'IL FAUT VOIR et mettre dans sa mémoire.»  
• Claude Langlois, Journal de Montréal

«Des scènes restent en mémoire. Un film COURAGEUX. Un film NÉCESSAIRE.»  
• Normand Provencher, Le Soleil

«Francis Reddy est ATTACHANT et ÉMOUVANT. Film COURAGEUX et ESSENTIEL.»  
• Denise Martel, Journal de Québec

«ON N'A PAS LES MOYENS dans un pays où l'histoire s'oublie DE MANQUER CETTE FRESQUE de Michel Brault.»  
• Claude Deschênes, Radio-Canada

«UNE ŒUVRE À NE PAS MANQUER. Pour son dernier grand coup de fiction, Michel Brault aura réussi sur toute la ligne.»  
• Christian Côté, Le Droit

«Un film soigné, SENSIBLE et INTELLIGENT...des personnages MÉMORABLES.»  
• Georges Privet, Voir

produit par ANNE BOUQUÉ et CLAUDE LÉVESQUE  
FRANCIS REDDY  
DAVID BOUQUÉ MICHELINE LANGLOIS CLAUDE GAUTHIER  
ROSALE DUBOIS LÉVESQUE BOUQUÉ STEVEN LAMONT PHILIPPE LAMONT  
SÉTHÉLIE SÉTHÉLIE PIERRE LÉVESQUE BERNARD BOUQUÉ BOB LÉVESQUE JEREMY COHEN JAMES BRADY

Consultez les guides-horaires des cinémas

SON DIGITAL FAMOUS PLAYERS PARISIEN VERSAILLES CENTRE LAVAL CINEPLEX ODEON BOUCHERVILLE CARREFOUR DE L'ESTRIE ST-HYACINTHE LES PROMENADES GALERIES DE LA CAPITALE

SAO UNIBROU

## PROCLAMÉ MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE!

Récipiendaire de 8 PRIX GÉNIE et de 9 PRIX JUTRA

dont

Meilleur réalisation FRANÇOIS GIRARD  
Meilleur scénario • Meilleure musique originale  
Meilleur son • Meilleure direction artistique  
Meilleure direction de la photographie  
Meilleur montage image • Meilleur acteur de soutien

GRETA SCACCHI SYLVIA CHANG COLM FEORE SAMUEL L. JACKSON



## LE VIOLON ROUGE

Un film de François Girard

FILM TONIC, COCINUT FILMS INC., NEW LINE INTERNATIONAL, CHANNEL FOUR FILMS, TÉLÉFILM CANADA, CITYFOUR, VIENNA FILM FINANCING FUND et SONY CLASSICAL  
LE VIOLON ROUGE • UN FILM DE FRANÇOIS GIRARD AVEC GRETA SCACCHI, SYLVIA CHANG, COLM FEORE, SAMUEL L. JACKSON  
DÉVELOPÉ PAR RALPH DOPPEL SCHWARTZ DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE ALAN BOSTER MUSIQUE ORIGINAL FRANÇOIS SEZAN COSTUMEUR JESSICA HENNE PERAL MANÈGE GREGAN HUIOT  
MONTAGE SONORAL JOHN CORREJANO MONTAGE VISUEL JOSUA BELL PRODUCTEUR DÉLÉGUÉ SANDRAN CARER COORDONNEUR DANIEL BOUQUÉ SANDRAN CARER  
PRODUCTEURS NICHOLAS VIGNER DON MCKELLAR AVEC FRANÇOIS GIRARD RÉALISATEUR FRANÇOIS GIRARD

MAINTENANT À L'AFFICHE AU FAMOUS PLAYERS PARISIEN

À L'AFFICHE! VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS  
CINEPLEX ODEON BROSSARD  
CINEPLEX ODEON BOUCHERVILLE LAVAL (Galerias)  
CINÉMA O ROCK FOREST FLEUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES O VALLEYFIELD  
FAMOUS PLAYERS CARR. ANGRIGNON  
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS  
FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE SON DIGITAL

Prix Jutra du meilleur documentaire

## L'Erreur boréale

La nature ne fait rien d'inutile ARISTOTE

### Un documentaire choc

de Richard Desjardins et Robert Monderie

En primeur à Télé-Québec dimanche, 21 h 30

Une production de l'ACPAV en coproduction avec l'Office national du film du Canada ONF/NFB

LES ARTS

CINÉMA

# La nostalgie du téléthéâtre

Du 1<sup>er</sup> au 22 avril, la salle Fernand-Seguin de la Cinéma-thèque québécoise sera le théâtre d'une rétrospective consacrée à l'œuvre «en images» du dramaturge Marcel Dubé.

MARTIN BILODEAU

L'œuvre de Marcel Dubé est colossale (plus de 300 pièces et dramatiques), cohérente et vivante. Ses personnages et ses mots ont bondi entre les planches et le petit écran et ont laissé, grâce entre autres à la puissance de ce dernier média, une grande traînée en son-lumière dans le ciel variable de la culture québécoise.

Une vingtaine de productions, télé-théâtres et téléromans confondus, forment le corpus de ce *Monde de Marcel Dubé*, qui se déploie essentiellement sur les décennies cinquante et soixante, donc à une période où Gratien Gélinas voguait sur son succès et où Michel Tremblay rêvait encore au sien.

Plusieurs des téléromans (*La Côte de sable*, *Virginie*) et téléthéâtres (*Pauvre amour*, *Chambres à louer*, etc.) de Marcel Dubé ont été réalisés par Louis-Georges Carrier, qui signait à l'époque (aussi avec Paul Blouin) la plupart des adaptations de prestige présentées dans le cadre des *Beaux Dimanches*. À commencer par *Au retour des oies blanches*, qui promet un véritable choc à ceux qui assisteront à sa projection, le vendredi 16 avril. Créée sur scène en 1966 puis adaptée pour la télévision en 1970, ce huis clos verbotomoteur — aux allures aujourd'hui quelque peu compassées — donne la vedette à une remarquable Marjolaine Hébert, épouse amère d'un fonctionnaire déchu (Georges Groulx), qui boit pour mieux voir et mieux dire la douleur qui la consume: «Mes mots ne dépassent jamais ma pensée quand je bois; au contraire, ils la reflètent assez fidèlement», lâche-t-elle, assassine, à son mari rentré à la maison après un tête-à-tête infructueux avec le premier ministre qui ne peut (ou ne veut) le remettre en selle. Le jeu des apparences, avec les humiliations qu'il camoufle et les fausses amours qu'il entretient, sera interrompu au cours de la soirée par leur fille (étonnante Louise Marleau),



Au retour des oies blanches s'inscrit dans une période de relative abondance pour Marcel Dubé.

qui mettra en scène un jeu de la vérité éprouvant et cruel... dont elle sera peut-être la plus grande perdante.

### Relative abondance

*Au retour des oies blanches* s'inscrit dans une période de relative abondance pour Marcel Dubé, venu à fréquenter sinon à intégrer les milieux bourgeois et intellectuels québécois, après une jeunesse passée dans le faubourg à m'lasse de l'Est montréalais, où il a planté le décor de ses premières œuvres d'importance.

L'un des principaux repères dramaturgiques de l'époque, tous auteurs confondus, reste encore aujourd'hui *Un simple soldat*, créé pour la télévision de Radio-Canada en 1956 avant de connaître plusieurs passages sur les planches. On l'a même repris l'année dernière au Théâtre Jean-Duceppe, avec Luc Picard dans le rôle de Joseph Latour, tenu, à sa création, par un Gilles

Pelletier au sommet de son art. Réalisé par Jean-Paul Fugère, *Un simple soldat* se distingue d'*Au retour des oies blanches* par une construction plus cinématographique, appuyée par une mise en scène qui manie l'ellipse avec aisance pour ramasser les fragments de cette histoire d'un bon à rien qui rencontrera l'hostilité de sa belle-mère (Juliette Huot) à son retour de la guerre. Un jeune baveux, en bute à la médiocrité des siens, que le peu d'amour prodigué par son père (Ovila Légaré) poussera à creuser sa propre tombe.

On ne peut passer sous silence le lien créatif qui unissait Marcel Dubé au défunt Jean Duceppe, lequel a été le pivot de pièces tels *Bilan*, *Chambres à louer* et *Qui perd gagne*. Un pivot d'une solidité telle que les successeurs se sont faits peu nombreux. Son départ fait d'ailleurs dire à l'auteur, invité par la Cinéma-thèque à mettre en mots son affection pour celui qui a immortalisé

chez nous le personnage de Willy Loman dans *La Mort d'un commis voyageur*, dans une traduction de... Marcel Dubé: «Oui, il a été, pendant un grand nombre d'années, le comédien qui m'a le plus inspiré, et, depuis son départ, il a laissé un vide en moi, une paralysie partielle, quoique très importante, de mes moyens d'écrivain.»

Ce qui n'empêche pas un recueil de nouvelles, rédigées au fil des ans, ainsi qu'un premier roman d'être tous deux en chantier sur la table de Marcel Dubé, sans doute un des plus importants radiologues de la société québécoise.

### LE MONDE DE MARCEL DUBÉ

Du 1<sup>er</sup> au 22 avril  
Cinéma-thèque québécoise  
Salle Fernand-Seguin  
Renseignements: 842-9763

VITRINE DE LA VIDÉO

# Le meilleur et le pire

MARTIN BILODEAU

tique, qui fait apparaître la couleur de façon progressive et compose des tableaux saisissants, *Pleasantville* est incontournable.

### PLEASANTVILLE

★★★ 1/2

Deux adolescents se disputent la télécommande du téléviseur. La fille (Reese Witherspoon) veut regarder un concert rock avec son nouveau copain, dont l'arrivée est imminente. Le garçon (excellent Tobey Maguire, vu dans *The Ice Storm*) désire regarder *Pleasantville*, une vieille sitcom en noir et blanc dont on diffuse l'intégrale. Soudain, un court-circuit se produit, et voilà nos deux produits des années 90 projetés dans une émission des années 50, où ils tiennent les rôles des deux enfants parfaits de la famille parfaite du monde parfait. Passé la surprise, ils vivent selon les règles de *Pleasantville* et boiront des milk-shakes gris, jusqu'à ce que la couleur les rattrape, aidée en cela par la dé-lurée Jennifer, qui débâche l'équipe de basketball dont certains membres sont déjà en couleur. Tandis que les jeunes du high school s'amuse de la situation, les adultes gris, eux, n'apprécient pas que la moitié de la population, dont certains adultes, soient en couleur. La guerre éclatera.

Le film de Gary Ross marie la béatitude du passé et le malaise du présent, qu'il conjugue par la suite au futur grâce à un procédé cinématographique d'avant-garde qui les juxtapose pour corriger le trait. Un film sur les zones d'ombre et les contours flous, dans lequel la vérité, la pureté et le bien sont pluriels et graduels. Ainsi, *Pleasantville* serait une sorte de parabole intelligente et pleine d'humour sur le racisme et la sexualité, où l'individu et la communauté se révèlent de plus en plus étrangers l'un à l'autre. Ne serait-ce que pour la musique, l'interprétation de Joan Allen et de Jeff Daniels en tourtereaux du passé, et la direction artis-

### NEXT STOP WONDERLAND (PROCHAIN ARRÊT WONDERLAND)

★★ 1/2

On en a vu plusieurs, de ces comédies romantiques dont le scénario nous propose de suivre en parallèle les allées et venues d'un homme et d'une femme promis l'un à l'autre par le destin et qui finissent par se rencontrer après s'être croisés cent fois sous nos yeux. À *Til There Was You* et *Sliding Doors* succède ainsi *Next Stop Wonderland*, délicieuse histoire d'une jeune Bostonienne complexée et esseulée (Hope Davis), qui erre entre son travail et son appartement vide et se laisse finalement tenter par les messages des prétendants reçus après que sa mère a placé pour elle une petite annonce dans la rubrique «femme cherche homme» du *Boston Herald*. Elle apprendra qu'on ne force pas le destin. En parallèle, cette



comédie de Brad Anderson, un illustre inconnu, raconte l'histoire d'un explosivier (Alan Gelfand) étudiant la biologie marine et travaillant comme bénévole à l'aquarium municipal, lequel est tourmenté par la mafia locale qui lui dispute la propriété d'un terrain.

L'intrigue, somme toute fort mince, repose essentiellement sur le charme gracieux des deux principaux interprètes, qui s'acquittent admirablement de leur petit rôle en solo. Du reste, les sous-intrigues et les personnages secondaires sont les éléments facultatifs d'un scénario portant sur le hasard, la chance et le destin, et qui fonctionnerait en leur absence, d'autant plus que les magnifiques airs de bossa nova, qui recouvrent le film en entier, lui donnent sens et sa raison.

AU CASINO DE MONTRÉAL DÈS LE 21 MAI 1999

*Sinatra*™

REMEMBERED  
LE SPECTACLE

Présenté par  
Les Productions Phaneuf  
avec la collaboration  
de Tina Sinatra

**Spectacle :**  
37 \$ / 47 \$ / 57 \$  
**Souper-spectacle :**  
59 \$ / 69 \$ / 79 \$

Billets en vente à la billetterie  
du Casino de Montréal et sur le réseau  
ADMISSION\* au (514) 790-1245  
ou au 1 800 361-4595.

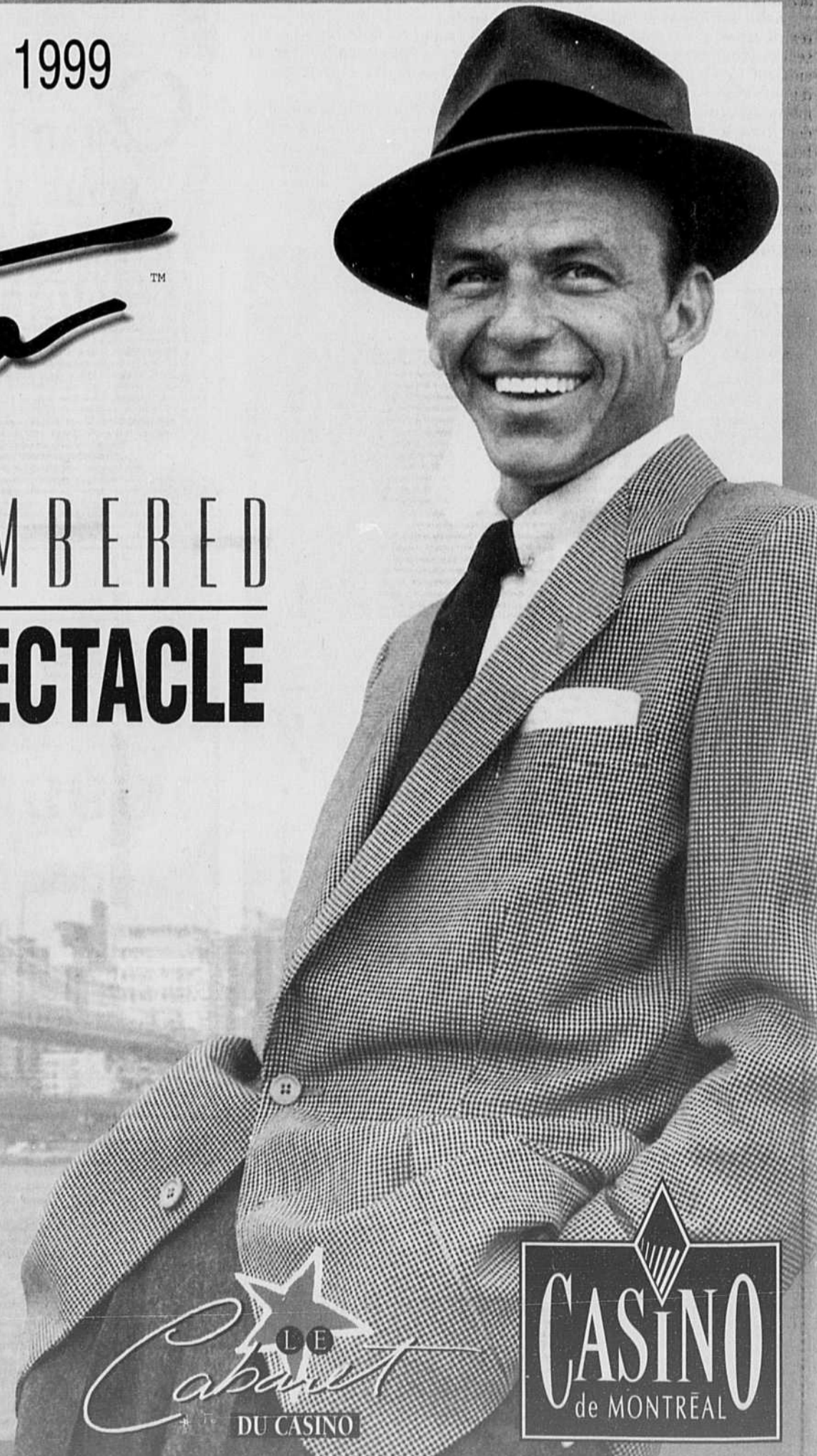
Groupe de 20 personnes et plus :  
(514) 935-5161 ou 1 800 263-5161.

\* Moyennant les frais de service.

Accès réservé aux personnes  
de 18 ans et plus.



©SHEFFIELD ENTERPRISES INC.



LES ARTS  
DANSE

# Quinze ans et un rythme fou

## O Vertigo et la SMCQ s'unissent pour fêter l'anniversaire de la compagnie de Ginette Laurin

Dernier spectacle de l'an un de la série Danse Danse, *La vie qui bat*, nouvelle création de Ginette Laurin sur le célèbre *Drumming* de Steve Reich, réunit sur une même scène neuf danseurs de la compagnie O Vertigo et 12 musiciens de la SMCQ, dirigés par Walter Boudreau. Présentées à la salle Pierre-Mercure du 31 mars au 3 avril, ces quatre soirées s'annoncent déjà comme l'un des événements les plus chauds de la saison.

ANDRÉE MARTIN

Il semble bien loin le temps où compositeurs, chorégraphes, musiciens et danseurs habitaient régulièrement la même scène. Dans ces grandes soirées, marquantes dans l'histoire de la danse et de la musique, les Tchaïkovski, Prokofiev, Ravel, Stravinski, Satie (pour ne nommer que ceux-ci) ont légué certains de leurs chefs-d'œuvre à la postérité: *Le Lac des Cygnes*, *Le Sacre du printemps*, *Daphnis et Chloé*, *Parade*, etc. À cette époque bénie, l'idée même de présenter le moindre pas de deux en l'absence de musiciens demeurait pour ainsi dire impensable. La musique et la danse allaient de pair, et il en était ainsi depuis des siècles.

Comment se fait-il alors qu'une initiative excitante comme *La vie qui bat*, une coproduction réunissant O Vertigo — *Déluge*, *La Bête*, *En dedans* — et la Société de musique contemporaine du Québec (SMCQ) se fasse si rare aujourd'hui? Force est de croire que, quelque part, nous avons un peu perdu le sens véritable du spectacle.

Autres temps, autres mœurs; la plupart des créations chorégraphiques sont maintenant accompagnées d'une bande sonore, préenregistrée. À quelques exceptions près, où l'on retrouve un, deux ou au mieux trois instrumentistes sur scène aux côtés des danseurs, il ne nous est plus jamais donné de voir de telles représentations. «Ce que l'on espère, explique Walter Boudreau, c'est de faire en sorte que les publics isolés puissent se rencontrer. Je me suis toujours battu pour cela depuis que je suis tout jeune. Mais tout est de plus en plus contre ça dans la société. On cherche à diviser pour mieux régner. Le marketing s'organise pour créer des mondes, celui de la musique contemporaine, celui du théâtre, celui de la danse, et ça fait tout un tas de petits groupuscules isolés. Mais la culture, ça appartient à tout le monde.»

En fait, tous les chorégraphes mont-réalis rêvent de pouvoir se payer les services de compositeurs et de musiciens afin d'offrir à leur public une œuvre pleine, totale. Mais les moyens manquent, et les organismes qui accordent des subventions ne semblent malheureusement pas avoir beaucoup de sensibilité pour ce genre de désir artistique. «La rencontre des musiciens et des danseurs est extrêmement stimulante, ajoute Walter Boudreau. Il n'y a rien qui bat le réel.»

On peut (et doit) donc saluer haut et fort Ginette Laurin et Walter Boudreau

— et avec eux O Vertigo et la SMCQ — d'avoir eu la brillante idée de s'associer pour créer cet événement. Outre le privilège de pouvoir assister à un spectacle de cette envergure, *La vie qui bat* est aussi l'occasion pour l'ensemble du public de découvrir une nouvelle création de Ginette Laurin, en plus d'entendre à nouveau *Drumming*, une des pièces les plus entraînantes de tout le répertoire de Steve Reich. La dernière fois que cette folie pour percussion a été jouée à Montréal, c'était il y a 24 ans, lors du passage de Steve Reich et de son ensemble au Musée d'art contemporain.

Représentant, au dire même du compositeur, le stade ultime de raffinement de la technique de déphasage — technique par laquelle des instruments jouant le même motif mélodique se désynchronisent graduellement —, *Drumming* constitue une performance en soi pour les musiciens et leur chef. «Le défi de cette pièce, c'est l'endurance, précise Walter Boudreau. On joue sans arrêt pendant 58 minutes; tout le monde, à peu près tout le temps. Il faut tenir le rythme et la concentration. Je compte sans arrêt pendant une heure. C'est vraiment une performance. Il y a aussi une réelle implication physique de la part des musiciens. C'est pour cette raison que cette œuvre convient bien à la danse, parce que les deux aspects, musical et chorégraphique, se rejoignent dans cette implication des corps.» Mais le compositeur, aussi génial qu'obsédé par la précision, a fait plus. Il a élaboré sa pièce en tenant compte des mouvements des musiciens. Le résultat, une sorte de petite chorégraphie des instrumentistes complète cette musique au rythme fou.

### Un travail de moine

De son côté, Ginette Laurin s'est attaquée à ce monument de la musique répétitive en décortiquant, mesure après mesure, l'ensemble de la partition de Reich. Un vrai travail de moine, réalisé avec l'aide précieuse de Walter Boudreau. De cette analyse approfondie — une première pour la chorégraphe, habituée à commander sa musique une fois la danse presque terminée —, elle a imaginé une chorégraphie reflétant les aspects urbain, tribal, chaotique, voire obsessionnel de *Drumming*.

«C'est une musique répétitive très chargée et très complexe. Par contre, il y a toujours des motifs qui changent. Ce qui m'a beaucoup inspirée dans cette musique, c'est la transformation à l'infini. Mon point de départ, c'est cette

continuité. La danse part du début et va jusqu'à la fin. Il n'y a pas de noir ou de silence, mais toujours une multitude d'actions. Tout évolue et se transforme continuellement.» Mais l'idée de Laurin ne s'arrête pas là. Elle a profité de la manne de musiciens qui lui étaient offerts et elle les a installés bien en vue, sur scène.

À partir du moment où la chorégraphe pouvait bénéficier des services d'instrumentistes en direct, il demeurait hors de question de les cacher dans la fosse. La musique devait faire corps avec la danse, non seulement sur le plan sonore, mais aussi sur le plan visuel. Laurin a donc imaginé, avec le concours d'Axel Morgenthaler, un imposant dispositif scénique — une sorte de grande boîte de lumière — et elle y a disposé ses danseurs et les musiciens de la SMCQ. La résidence offerte par le théâtre Palace de Granby — un autre fait encore trop rare dans notre merveilleux monde des arts de la scène — aura permis de réunir tout ce beau monde, le temps de les mettre au diapason.

Mais il ne faut tout de même pas se leurrer. À moins d'un miracle, lorsque O Vertigo partira avec *La vie qui bat* pour son tour du monde, c'est avec un DC dans sa valise et non 11 musiciens,



ROLLINE LAPORTE

*La vie qui bat*, la nouvelle chorégraphie de Ginette Laurin

un chef et une série d'instruments qu'elle le fera. Faut de vrais moyens à sa disposition, son voyage de créatrice

se fera de nouveau en solitaire, loin des grandes soirées prévues pour marquer en beauté le quinzième anniversaire de

sa compagnie, la semaine prochaine à la salle Pierre-Mercure, puis à travers la province, dont Chicoutimi le 29 avril.

O VERTIGO SMCQ Société de musique contemporaine du Québec

LA VIE QUI BAT

CHORÉGRAPHIE GINETTE LAURIN MUSIQUE DRUMMING DE STEVE REICH DIRECTION MUSICALE WALTER BOUDREAU

AVEC LES DANSEURS D'O VERTIGO ET LES MUSICIENS DE L'ENSEMBLE DE LA SMCQ

DU 31 MARS AU 3 AVRIL 1999 À 20 h

rencontre avec les artistes après la représentation du 2 avril

Centre Pierre-Péladeau 300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST Réservations: (514) 987-6919 Salle Pierre-Mercure Prix spéciaux étudiants, aînés, membres du RQD et de la Guilde des musiciens

4 SOIRS SEULEMENT!

O VERTIGO EN TOURNÉE AU QUÉBEC EN AVRIL - INFO: (514) 251-9177

Le Théâtre de La Manufacture présente

# Trick or Treat

de Jean Marc Dalpé

mise en scène de Fernand Rainville

avec Jean Marc Dalpé - David Boutin - Pierre Curzi - Maxime Denommée - Claude Despins

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE ALLAIN ROY  
CONCEPTEURS RÉAL BENOIT - MIREILLE VACHON - MARTIN LABRECOUE  
LARSEN LUPIN - PATRICIA RUEL - ERIC VILLENEUVE

30 MARS au 24 AVRIL

4559, Papineau, Montréal. (coin Mont-Royal) RÉSERVATIONS : (514) 523-2246



ROY HUBLER

Walter Boudreau et Ginette Laurin

théâtre du rideau vert

MICHEL TREMBLAY  
MISE EN SCÈNE:  
MARTINE BEAULNE

# Le vrai Monde?

Jusqu'au 10 avril 1999

SERGE MANDEVILLE  
RAYMOND LEGAULT  
LINDA SORGINI  
HENRI CHASSÉ  
CHRISTIANE PASQUIER  
MAUDE GUÉRIN  
ISABEL RICHER

RÉSERVATIONS:  
(514) 844-1793  
www.rideauvert.qc.ca  
SERVICE DE GARDERIE LE SAMEDI  
ET LE DIMANCHE EN MATINÉE,  
SUR RÉSERVATION SEULEMENT.  
4664, RUE SAINT-DENIS  
MÉTRO LAURIER

COMPLÈT  
30 et 31 mars, 1<sup>er</sup>, 6, 7 et 8 avril

La Presse  
Omni

Les grands Ballets Canadiens  
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

# 1999-2000

Dracula Casse-Noisette  
Les grands Européens  
Giselle Le Lac des Cygnes  
Les grands classiques du XX<sup>e</sup> siècle  
Compañía Nacional de Danza...

Notre saison parle d'elle-même

Appelez maintenant pour obtenir notre brochure gratuitement :  
(514) 849-0269

## Autopsie d'une mort annoncée

Après avoir monté *Les Guerriers* de Michel Garneau à l'Espace Go, il y a à peine deux ans, René Daniel Dubois s'attaque à un classique, *Le roi se meurt*, d'Eugène Ionesco. «J'ai toujours trouvé cette pièce exceptionnelle, explique-t-il, et je vais essayer de montrer en quoi.»

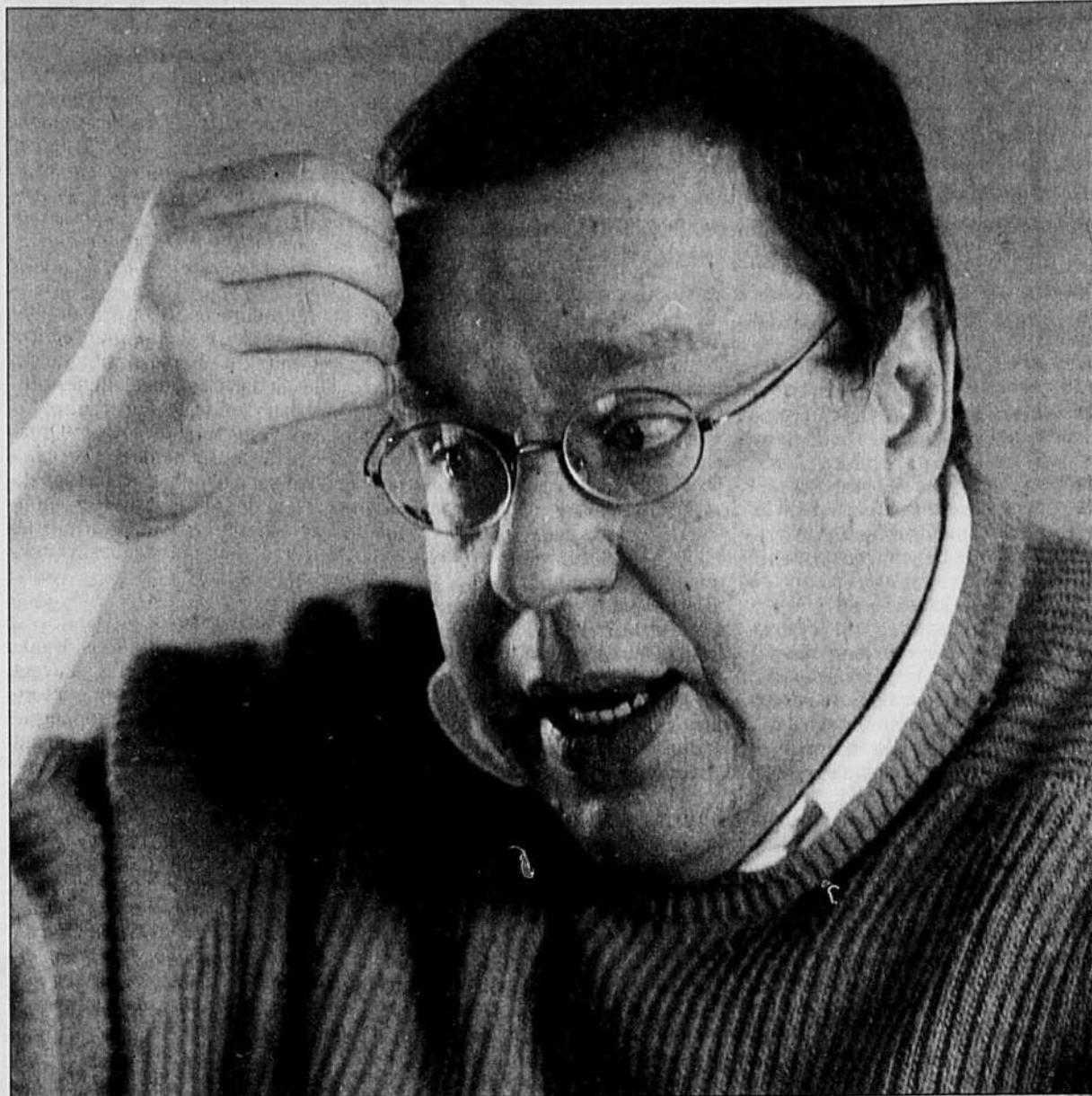
STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Le centre de documentation du *Devoir* a un assez gros dossier sur René Daniel Dubois, dit RDD. Il contient une vingtaine de longs articles, des critiques de ses pièces, des entrevues-plogues avec le dramaturge, des portraits du grand bonhomme verbomoteur. C'est déjà quelque chose. Mais il y a mieux — ou plutôt pire — puisque le panégyrique publié en 1987 dans *L'actualité* commence ainsi: «C'est le plus hot, le plus in, le plus prometteur. Devant lui, les amateurs de théâtre et la critique sont complètement gags: il aurait l'importance de Michel Tremblay, le lyrisme de Claude Gauvreau, l'aura de Jean Genest, l'originalité de Dario Fo, le talent de conteur de Gilles Vigneault et la gouaille de Gratien Gélinas.»

Le sujet du «délire RDD» (c'était le titre de l'article... délirant) avait alors 32 ans et une dizaine de bonnes pièces derrière lui. Mais peu après ce dur coup d'encensoir, étrangement, RDD a rangé sa grosse plume prometteuse. Il a maintenant 45 ans, le disque dur bourré de textes et aucun regret par rapport à ce temps délirant où on attendait de lui de nouvelles *Belles-Sœurs*, deux ou trois *Ti-Coq* et si possible quelques livrets d'opéra-rock: «J'écris encore, les textes paraîtront un jour, et je fais maintenant autre chose», dit RDD, rencontré il y a une dizaine de jours. Mais franchement, j'ai aussi hâte qu'on arrête de me parler de tout ça: mes pièces seront montées quand elles le seront, un point c'est tout.»

## Derrière le texte

Il ne s'est pourtant pas fait oublier avec l'adaptation cinématographique de *Being at Home with Claude* et, quoi, mille interventions critiques dénonçant le totalitarisme *soft*, à la québécoise — il travaillerait d'ailleurs toujours à un essai sur le sujet. Et puis, il y a tout juste deux ans, RDD est revenu aux planches, mais par la mise en scène, pour ainsi



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

René Daniel Dubois

dire derrière le texte plutôt que derrière le clavier. Il a d'abord choisi *Les Guerriers*, de Michel Garneau, sur l'univers des créateurs publicitaires. Le revoilà à nouveau aux commandes, à l'Espace Go, où il dévoile-

ra dans deux semaines sa vision du *Roi se meurt*, de Ionesco.

«Pour le fond, j'ai décidé de ne pas prendre en compte l'aspect politique, pas au premier plan en tout cas, comme cela pouvait apparaître dans *Les*

*Guerriers*, dit René Daniel Dubois. «J'aborde plus la pièce d'un point de vue mythologique, archétypal. Pour moi, *Le roi se meurt*, c'est d'abord et avant tout une réflexion sur la mort, sur le vertige créé en chacun de nous par l'idée de la mort.»

L'histoire de la pièce créée en 1962 est connue: Bérenger Ier (ici, Jean-François Pichette) a «872 ans, à un siècle près». Le roi se meurt, et avec lui l'espoir pour tous de pouvoir repousser l'inéluctable échéance, et peut-être même l'envie de rêver à autre chose, de plus grand, d'éternel. Le souverain achève, agonise, comme son royaume, dont les enjeux s'incarnent autour de lui, dans la reine Marguerite (Elise Guilbeault), la reine Marie (Diane Lavallée), le médecin (Jean-François Casabonne), la bonne (Martine Francke) et le garde (Denys Paris). «Pour moi, ce sont moins des personnages que des comportements: le médecin représente le pouvoir de la connaissance; Juliette, la bonne, incarne le poids du quotidien; et Bérenger, c'est tout le monde, monsieur Tout-le-Monde.»

La pièce s'inscrit dans une saison entièrement placée sous ce thème de la mort, puisque l'Espace Go a déjà présenté le Cocteau et le Copi. Elle découle aussi de préoccupations personnelles de Dubois, du fait qu'il a perdu tant d'amis, emportés par le sida ou d'autres maladies foudroyantes. «Il y a deux façons de voir la vie: on peut se sentir coincé par ce qui nous a été fait ou on peut tenter de faire avec ce qui nous est arrivé. La deuxième attitude me semble beaucoup plus fertile. [...] En plus, le traitement psychologique, téléromanesque, m'énerve au plus haut point au théâtre et je vais donc m'éloigner de ça pour proposer une autre grammaire théâtrale.»

En fait, pour la forme, le metteur en scène poursuit ses explorations précédentes. Il va donc peupler sa scène des mêmes démons aux visages diaphanes, vidés de leurs yeux, chaussés de cothurnes, ornés d'ongles démesurés, à la chinoise. «Je trouve ça très fort visuellement et en plus ça permet d'incarner un certain type de jeu. Le côté onirique me plaît aussi. Et puis, ces figures ramènent les mandarins sur scène: quand on a des ongles longs comme ça, on ne tape pas à la machine.»

Ce qu'on verra à l'Espace Go s'éloignera donc de ce qu'on a pu voir au Théâtre du Nouveau Monde, il y a une dizaine d'années, dans une mise en scène de Jean-Pierre Ronfard. D'ailleurs, à l'Espace Go, le décor (de Stéphane Roy) ne s'effondrera pas comme à l'époque, même si l'auteur le commande.

«La maison, c'est soi, et le monde s'écroule donc en dedans de lui, ça on l'a compris, alors je n'ai pas besoin d'en rajouter, dit le nouveau metteur en scène du classique moderne. Je ne suis pas bon dans l'illustration. Je me sens plus travailler quand je touche l'âme, l'idée, quand je la travaille et l'interroge. On a conçu cinq shows avant de retenir la version qu'on va voir, finalement. J'ai toujours trouvé cette pièce exceptionnelle, et je vais essayer de montrer en quoi.»

**Les Lundis du rideau vert**  
RENCONTRE AVEC LES COMMUNAUTÉS CULTURELLES

1999 COMMUNAUTÉS CULTURELLES

29 mars FRANCE — LECTURE PUBLIQUE  
3 mai HAÏTI  
31 mai TURQUIE  
7 juin AFRIQUE DU SUD  
14 juin MAROC

20 h

Les Lundis du Rideau Vert sont offerts avec la complicité du ministère de la Métropole, du ministère des Relations avec les citoyens et de l'immigration, du Conseil régional de développement de l'île de Montréal, du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, du ministère de la culture et des communications ainsi que d'Emploi Québec.

théâtre du rideau vert  
Informations 514-844-1793

La Presse Entrée libre • 4664 St-Denis

théâtre d'aujourd'hui  
le théâtre de la création québécoise

**Les mains bleues** COMPLET 8 AVRIL

texte de Larry Tremblay mise en scène de Martin Faucher  
avec Sylvie Drapeau et Hugues Fronette  
et les concepteurs Carmen Allé & Denis Lavoie, Suzanne Bouchard, Michel F. Côté, Claude Goyette, Marc Parent, Jacques Lespeller, Stéphane Tessier, Rachel Tremblay

DU 26 MARS AU 24 AVRIL 1999  
RÉSERVATIONS (514) 282-3900  
3900, rue Saint-Denis (Sherbrooke)  
Direction: RENÉ RICHARD CYR, JACQUES VEZINA

**URFAUST**  
tragédie subjective  
Goethe / Pessoa  
Adaptation et mise en scène: Denis Marleau

Une création du Théâtre UBU  
avec Albert Millaire, Céline Bonnier, Paul Savoie, Daniel Parent, Louise de Beaumont  
Décor: Michel Goulet; costumes: François Barbeau; musique: John Rea; éclairage: Alain Lortie  
en collaboration avec le Goethe-Institut Montréal  
en coproduction avec Weimar 1999, Capitale culturelle de l'Europe;  
les Gémeaux, Scène Nationale de Sceaux; le Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa;  
l'Hexagone, Scène Nationale de Meylan et la Rampe d'Échirrolles.

USINE G  
Guichet: 821-4493  
6 au 24 avril 1999

OFFRE SPÉCIALE  
Achevez avant le 6 avril et économisez 4 \$ sur le prix régulier du billet pour les représentations du 6 au 14 avril.

EN CETTE JOURNÉE MONDIALE DU THÉÂTRE

Abonnez-vous aux *Cahiers de théâtre*  
**JEU**

et recevez gratuitement un de ces deux albums

Offre spéciale du 27 mars 1999  
Un abonnement d'un an à JEU (4 numéros) + Un des deux albums pour seulement 40 \$ au lieu de 70 \$, soit une économie de 30 \$ (avant taxes)!

ALBUM DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE ÉDITIONS JEU, 136 p., 250 PHOTOS.

CENT ANS DE THÉÂTRE À MONTRÉAL ÉDITIONS JEU, 160 p., 219 PHOTOS.

RENSEIGNEMENTS: (514) 288-2808

La soif du monde et un grand besoin d'amour

*Ines Pérée et Inat Tendu*

Du 16 mars au 10 avril 1999

Comédie dramatique de Réjean Ducharme  
Mise en scène de Jean-Pierre Ronfard

Avec  
Évelyne Rompré  
Normand Poirier  
Linda Laplante  
Marie-France Duquette  
Patric' Saucier  
Caroline Stephenson  
Pierre-Yves Charbonneau  
Marie-France Tanguay

COMPLET le 1<sup>er</sup> avril

LE SOLEIL Grand Théâtre de Québec

www3.sympatico.ca/trident  
Billetterie: 1-877-643-8131

«La production de Ronfard est magistrale (...). Si vous n'avez qu'une seule pièce à voir cette année ou dans la décennie, vous allez voir cette pièce-là.» Marie-Jillierand, *CBV*

«Le croisement Ducharme-Ronfard, qui s'effectue au Théâtre du Trident avec *Ines Pérée et Inat Tendu*, engendre un spectacle digne des plus grands alchimistes de la scène.» Nathalie Dufour, *Voir*

«(...) interprétation magistrale et envoûtante (...) mise en scène éclairante et ensorcelante (...) scénographie inventive et stupéfiante (...)» Hélène Laliberté, *Québec sur scène*

«J'ai été vraiment renversé (...) J'ai été en état de grâce (...) Les comédiens sont géniaux.» Jacques Boulanger, *CBV*

Mise en scène par Jean-Pierre Ronfard, sa production d'*Ines Pérée et Inat Tendu* est une magnifique célébration de théâtre.» Jean St-Hilaire, *Le Soleil*

le Théâtre du Trident  
269, boul. René-Lévesque Est, Québec

LES  
ARTS  
THÉÂTRE

## Le retour de Jean Marc Dalpé

Le Théâtre de la Manufacture présente à La Licorne *Trick or Treat*, le nouveau texte de Jean Marc Dalpé. Cinq histoires en une. Quatre générations de gars. Un thriller «dynamique, percutant et vif» sur le thème de la violence.

STÉPHANE BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Après avoir cosigné quatre pièces avec sa complice Brigitte Haentjens au Théâtre du Nouvel Ontario et au Théâtre de la Vieille 17 dans les années 80, Jean Marc Dalpé a fait une entrée remarquée sur la scène québécoise avec *Le Chien*, présentée au Festival de théâtre des Amériques puis en tournée au Québec, au Canada et jusqu'en Europe il y a une décennie. Un certain Roy Dupuis, qui n'en voit plus qu'au petit écran, et encore, en anglais dans des jamesbonderies, menait la meute.

La pièce a valu à son auteur, qui est aussi poète, un prix du Gouverneur général en 1998. La Nouvelle Compagnie théâtrale a ensuite produit *Eddy* (1994), toujours dans une mise en scène de Haentjens. L'année suivante, le Théâtre Niveau-Parking et celui de la Vieille 17 (dont il est cofondateur) montaient son texte *Lucky Lady*.

### Violence et humanité

Dans quelques jours, Jean Marc Dalpé ressurgit à La Licorne, où le théâtre de la Manufacture produit son dernier texte, intitulé *Trick or Treat*. «C'est moins une pièce que cinq courtes pièces reliées entre elles», explique l'auteur, rencontré dans un café de Montréal cette semaine. Chaque pièce est autonome mais tourne autour de la quatrième, qui forme le cœur de l'action et donne son titre à l'ensemble puisqu'elle se déroule un soir d'Halloween. On y croise «le vieux Ben», petit pégreux, l'adolescent Mike, victime de «taxage», à la recherche d'une arme pour se défendre, et puis le jeune Cracquet, «la vingtaine délinquante», qui va faire déborder l'action. Les quatre autres pièces ramènent ces personnages (et deux autres) à des moments différents de leurs vies, toujours autour d'une fête — celle des Mères, celle des Pères, le 1er juillet et finalement le Vendredi saint.

La publicité parle d'un «thriller dynamique, percutant et vif». L'auteur, lui, préfère identifier le thème récurrent de

la violence. «Ce n'est pas Omertà, quand même, dit-il. J'ai mis en scène de petits trafiquants, bien sûr, mais aussi un caméraman. En fait, je suis surtout intéressé par l'humanité de mes personnages, par les enjeux des situations de violence où ils sont plongés.» Il raconte aussi avoir été un peu inspiré par les jeunes qu'il a croisés dans un organisme d'aide aux victimes de violence ou aux gens eux-mêmes violents. Il y donnait un atelier d'écriture. «Mais je dis ça, et en même temps, tout est tellement transformé quand je me mets à écrire. Je dirais même que le thème de la violence, qui traverse l'ensemble, s'est imposé après coup, comme celui des fêtes, qui unifie aussi la pièce. Chaque auteur fonctionne comme il le peut, avec sa méthode. Et toutes sont bonnes.»

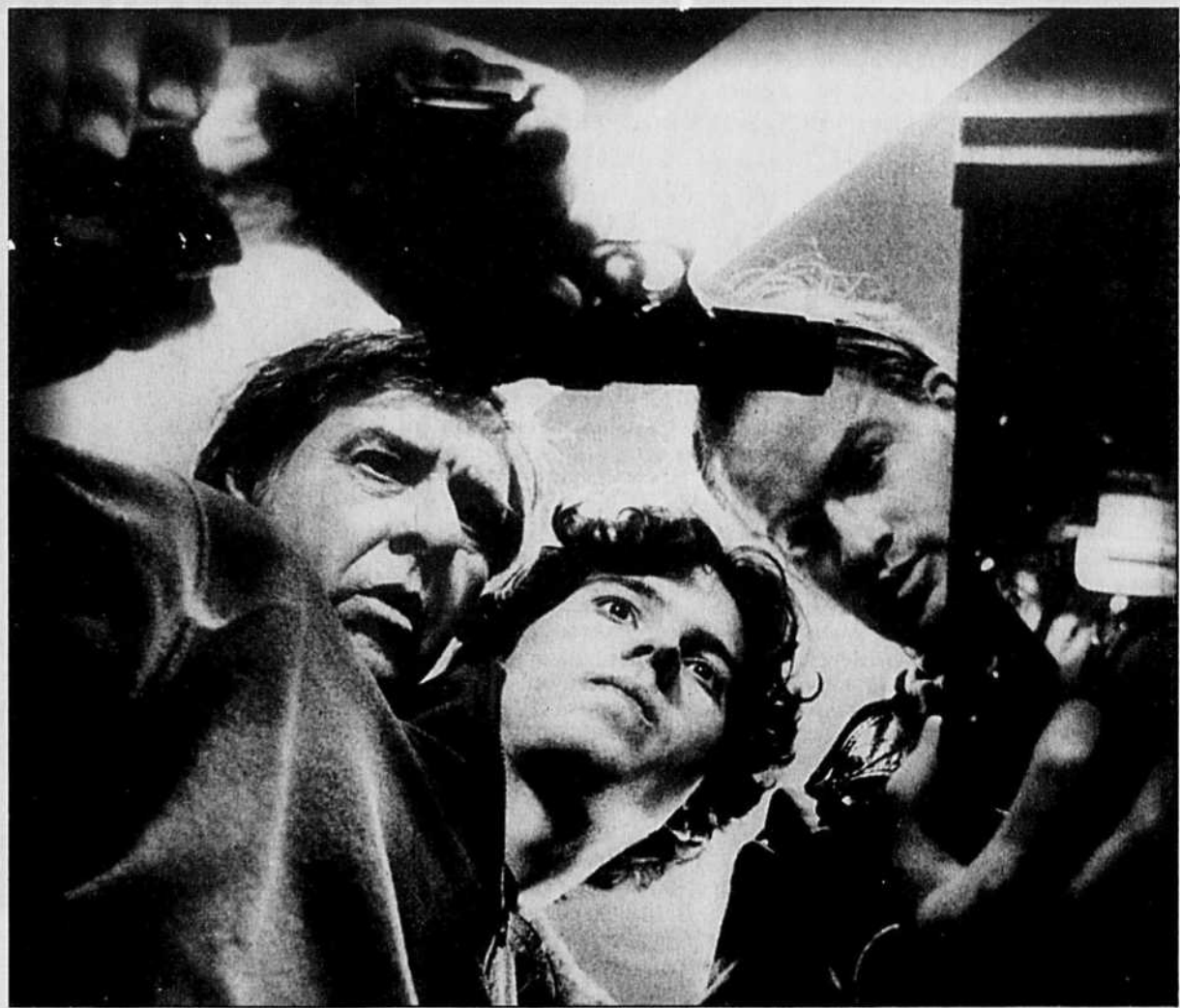
Il s'y connaît en pratique comme en théorie, le dramaturge Dalpé. Pour vivre et par plaisir, il enseigne l'écriture dramatique aux étudiants de l'École nationale de théâtre du Canada. Et il le fait dans les deux langues officielles, étant aussi à l'aise dans l'une que dans l'autre. Ce bilinguisme pour ainsi dire congénital du Franco-Ontarien lui permet aussi de servir de truchement à certains textes théâtraux. On lui doit par exemple la traduction de Sam Sheppard et une version de *Roméo et Juliette*, montée il y a bien dix ans par Robert Lepage, en français, dans l'Ouest canadien. Il ignore maintenant un roman qui doit paraître à l'automne.

### «Au-dessus de toute...»

Son propre style est reconnaissable entre tous. Dalpé construit ses textes à coups de phrases courtes, souvent coupées en plein vol ou alors hésitantes. Ses personnages de *bums* des villes s'expriment dans une langue torturée, empruntant beaucoup à l'anglais, et maintenant au jargon de cette ville qu'il habite depuis plus de dix ans. «Quand j'écris, j'entends une sorte de musique dans ma tête et je dis tout le temps que c'est une illusion de langue de rue, mon illusion reconstruite autour d'un rythme, d'une musicalité», explique Dalpé, qui s'ennerve un tantinet à cause des questions sur sa langue de scène. «C'est peut-être à cause de mes origines franco-ontariennes qu'on me revient toujours avec ça. Ou alors parce qu'ici, au Québec, on est obsédé par les problèmes linguistiques. En tout cas, j'observe que dans le monde anglophone, on ne s'en fait pas, bien au contraire, avec les différents types ou niveaux de langue utilisés au théâtre.»

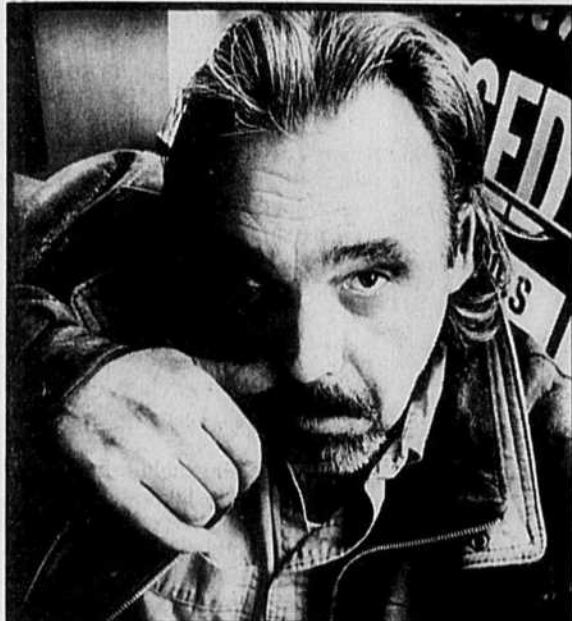
Un exemple de ce qu'on retrouve dans *Trick or Treat*? Cela peut donner cette tirade, que Dalpé envoie d'une traite: «Je pense à toi, j'vois un gars dans ma tête. Je me dis: ce gars là, c'est toi. Je me dis: Ben, Ben, c'est mon ami. Quand j'te vois icitte, dans shop à ton père où su'a rue, j'me dis la même chose: Ben, c'est mon ami. Quand j'me souviens, des fois, t'sé des fois... quand... quand ta mère est morte, ben tu t'paquetais aux as, pis tu déparlais à propos d'avions, pis de voler, sans jamais t'venir su'a terre. Tu t'en souviens? On était su le toit, juste icitte, à côté. Christ, j'avais assez peur que tu t'crisses en bas. Toi, tu déparlais pis tu disais: j'veux voler Raymond, voler, christ, au-dessus de toute, des montagnes, des villes, j'veux voler au-dessus de toute...»

Le comédien Dalpé dira lui-même ses mots dans quelques jours, à La Licorne. Son retour sur scène sera donc doublement salué. Parce qu'il avait accroché son pantin, par choix mais à regrets, il y a huit ans, à la naissance de sa fille. «Je ne voulais pas lui faire subir les soirées de répétitions et de représentations, les tournées, tout ce qui éloigne un comédien de la maison», confie-t-il, avouant aussi avoir lui-même annoncé au metteur en scène Fernand Rainville son désir de renouer avec cette vieille passion, en compagnie de Pierre Curzi, David Boutin, Claude Despines et Maxime Denommée. «Je lui ai souligné que le rôle me convenait très bien», dit le dramaturge-comédien en rigolant un peu. Un rôle, s'il vous plaît...



Pierre Curzi, Maxime Denommée et David Boutin dans *Trick or Treat* de Jean Marc Dalpé.

ROLLINE LAPORTE



ROLLINE LAPORTE

L'auteur Jean Marc Dalpé fait par la même occasion un retour sur scène comme comédien à La Licorne.

## LORENZACCIO

D'ALFRED DE MUSSET

MISE EN SCÈNE :

Claude Poissant

«3 heures 15 de grand plaisir théâtral!»

Paul Toutant

Montreal ce soir SRC

AVEC

Luc Picard

Jean-Louis Roux

Bobby Beshro, Benoit Dagenais, David Savard, Sophie Vajda, Maxim Gaudette, Hedwige Herbiat, Nathalie Naubert, Myriam Poirier, Denis Roy, Real Bosse, Denis Gravelleaux, Denis Lavalou, François-Etienne Pare, Robert Vezina, Marc Belanger, Christian Brisson Dargis, Luc Charest, Dominique Cote, Josee Guindon, Sylvain Marcel, Julie Perreault et Jean-Nicolas Verreault.

CONCERTS :

Carmen Alie et Denis Lavoie, Raymond Marius Boucher, Florence Cornet, Catherine Gadouas, Alain Lortie, Alain Roy, Patricia Ruel.

Du 17 mars au 10 avril  
jeudis et vendredis à 20h, samedis à 16h  
(matinées en semaine, 10h30 ou 13h30)

THÉÂTRE  
DENISE-PELLETIER

4333, rue Sainte-Catherine Est, Montréal,  
Papineau ou Viau, autobus 34; Pie IX, autobus 139

en coproduction avec  
CENTRE NATIONAL DES ARTS  
NATIONAL ARTS CENTRE

Billetterie  
514 253-8974

ADMISSION  
514 798-1245  
1 800 361-4398

OCCES  
22% de réduction  
les samedis

## MOI, Feuerbach

de Tankred Dorst Traduction de Bernard Lortholary

Production  
du Groupe de la Veillée

du 16 mars  
au 3 avril 1999

SUPPLÉMENTAIRES  
6, 7, 8, 9 et 10 avril

avec  
Gabriel Arcand,  
Mariusz Sibiga et Frédérique Collin

mise en scène de  
Téo Sychalski

Réservations  
526-6582  
Réseau Admission  
790-1245

THÉÂTRE  
ESPACE  
LA VEILLÉE

1371 rue Ontario E.

«Le théâtre a rarement été aussi près de la réalité, rarement aussi près de la vérité. C'est du théâtre neuf, jamais dépeussé, jamais joué, jamais osé.»

Jean Beaunoyer, *La Presse*

«Rarement on peut voir des performances aussi saisissantes... on se sent bouleversé du début à la fin.»

Johanne Despines, *Bon matin/SRC*

«Si vous n'avez jamais vu en action sur une scène le génie d'interprète de Gabriel Arcand, ne ratez pas cette occasion!»

Isabelle Mandallan, *Voir*

«Vous avez une certaine image de Gabriel Arcand. Pour cette pièce, attendez-vous à voir un tout autre homme. C'est vraiment du grand art.»

Carmen Montessuli, *Journal de Montréal*

«J'ai eu l'impression d'assister véritablement à une transfiguration de l'artiste. Avis à ceux qui sont intéressés par un grand moment de théâtre.»

Myra Cree, *L'Embarquement/SRC*

«It's a harrowing evening of theatre about theatre, and Arcand has himself a grand old time. He gives one of the most generous performances I've ever seen...»

Gaëtan Charlebois, *Mirror*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE  
**Alexis MARTIN**

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE  
**Daniel BRIÈRE**

SCÉNARIOGRAPHIE  
**Jean BARD**

COSTUMES  
**Claire GEOFFRON**

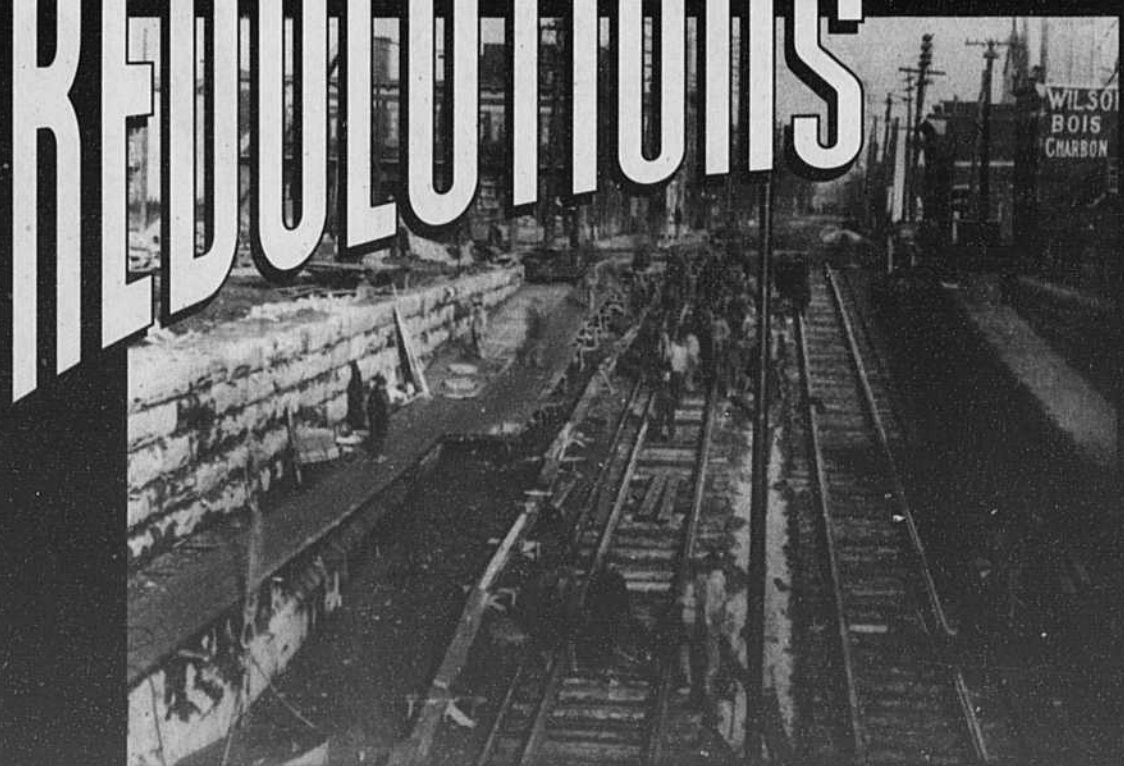
ECLAIRAGE  
**Stéphane MONGEAU**

MUSIQUE  
**Benoît CHAREST**

RÉGIE  
**Colette DROUIN**

DIRECTION TECHNIQUE  
**Christian GAGNON**

UNE PRODUCTION DU  
**Nouveau Théâtre Expérimental**



Du 6 avril au 8 mai  
du mardi au samedi à 20h30

1945 Fullum espace libre  
métro Frontenac  
RÉSERVATIONS: 521-4191

LE DEVOIR

ARTS

INDUSTRIE

Corbach éreinté

SYLVAIN CORMIER

On ne les entendait presque jamais à la radio. On ne les voyait à peu près jamais à la télé. Faute de péze, donc de pub, on ne savait pour ainsi dire rien de leurs disques et de leurs spectacles, lesquels se vendaient donc peu, limités au bouche à oreille. Ils avaient certes quelques alliés dans la presse écrite, mais que pouvions-nous d'autre qu'écrire et récrire que leur *Amérock du Nord* était rien de moins que vital, que ces fiers vétérans d'Offenbach et Corbeau méritaient mille fois plus que ce qu'on leur refusait: une place honorable dans le paysage. Vaincus par l'indifférence et le déficit accumulé, l'intraitable Pierre Harel et ses indéfectibles Michel Lamothe (Willy), Roger Beval (Wézo), Donald Hince et Michel Bessette ont annoncé par voie de communiqué la fin prochaine de l'aventure Corbach. Triste conclusion. Injuste sortie par la porte de débaras, si vous voulez mon avis. Quiconque a vu le groupe en spectacle ces dernières années, aux Beaux Esprits pour la reprise de la *Messe des morts* donnée par Offenbach en 1972 à l'Oratoire Saint-Joseph ou parmi 50 000 spectateurs émus, rue Berri, le soir où Justin Boulet chanta avec les anciens compagnons de papa Gerry, voire aux FrancoFolies de Montréal il n'y a pas si longtemps, se souviendra de leur frappe massive, de leurs regards francs, du plaisir pris à jouer leur rock pur et dur devant n'importe quel auditoire. Nous aurions dû célébrer leur refus de baisser les bras, nous voilà réduits à déplorer leur retraite forcée. Une ultime salve de spectacles entérinera l'adieu: soyons-y.

Alice rapplique

Longtemps avant que Marilyn Manson ne joue les Antéchrist de carnaval, un dénommé Vincent Furnier, alias Alice Cooper, décapitait des poupées et se jouait avec le serpent sur scène. Comme quoi la décadence ne date pas d'hier, un coffret célébrera chez Rhino les trente ans de carrière du type qui aimait tant vous inviter à son cauchemar. L'anthologie en quatre disques *The Life & Times Of Alice Cooper*, annonce la dernière livraison du bulletin industriel *Ice*, se fera voir dans les présentoirs dès le 20 avril.



DELUXE EDITION

DISQUES

Katie et la musique du diable

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

Chanteuse et pianiste, Katie Webster fait dans la musique du diable. Autrement dit, dans le blues. On mentionne cela, en insistant là où habituellement on le mentionnerait à peine, parce qu'avant de choisir la musique du diable, elle fut formée à la musique de Dieu. Bref, elle a appris la musique par l'entremise du gospel, le chant du ciel, pour ensuite se coller à la réalité, soit le blues.

Née en 1930 à Houston, Katie Webster est la fille d'un pasteur et d'une mère si religieuse qu'elle l'obligea à apprendre tôt le piano pour mieux louer les bienfaits du Seigneur et de ses acolytes. Elle officia sur l'autel de la rédemption et de la contrition avant de réaliser qu'il n'y avait pas lieu de se mortifier parce qu'on aimait. De fait, plutôt que de mal aimer, elle décida de bien aimer.

Cela fit qu'elle devint en moins de deux la «swamp boogie queen». Elle fut cela, d'abord pour le bénéfice des autres. Remarquée par le producteur J. D. Miller, Webster devint la pianiste «à résidence» des artistes liés par contrat à l'étiquette Excello que Miller créa. La parenthèse Excello permit à Katie Webster d'accompagner Lonesome Sundown, Lazy Lester, Moses «Whispering» Smith, Silas Hogan, Slim Harpo et Lightnin' Slim.

Cette parenthèse se poursuivit



MICHAEL MERCANTI

Katie Webster

grosso modo du milieu des années 50 à la mi-temps des années 60. Peut-être qu'elle se termina, la parenthèse en question, avant 1965. Toujours est-il qu'au terme de celle-ci, Katie Webster devint la pianiste de nul autre qu'Otis Redding et son *Sittin' On The Dock of The Bay*.

Pour être aussi exact que précis, elle était la patronne de l'orchestre de sept musiciens qui soutenait Redding en studio comme sur les scènes. C'est lors de ce périple qu'elle affina un style fait de blues comme de soul. Le blues au piano, la voix dans le soul. On rythme avec les mains, on module avec la voix.

Passage à vide

Après coup, Katie Webster subit ce que les autres musiciens de blues et de rhythm and blues subirent, à savoir un long passage à vide consécutif aux modes du free dans le jazz et de cette prétention musicale appelée rock progressif, soit cette musique faite par de petits bourgeois qui voulaient tant être reconnus comme des forts en thème qu'ils mélangèrent Chuck Berry avec Beethoven. Là, on s'égare.

Au début des années 80, Katie Webster signa avec Alligator: Elle enregistra d'abord l'album *The Swamp Boogie Queen*. Elle fut alors reconnue pour ce qu'elle était: une pianiste suffisamment douée pour être en mesure de se distinguer. D'autres albums suivirent: *Two-Fisted Mama*, *No Foolin'!* et *The Alligator Records 20th Anniversary Tour*.

Aujourd'hui, Alligator propose le meilleur comme le résumé de sa longue et riche carrière. Parfois, c'est Robert Cray qui tient la guitare, parfois, c'est Anson Funderburgh. D'autres fois, c'est Vasti Jackson. Des fois, Kim Wilson est à l'harmonica. Des fois, il y a des saxos et des trombones. Toujours, on s'en doute, Katie est au piano.

Et toujours, elle chante les émotions. Celles qui lui font dire qu'elle est une *Sea of Love* comme celles qui se demandent *Who's Making Love*. Celles qui préviennent que *I'm Bad* et celles qui lui font affirmer qu'elle est *Love Deluxe*, que *The Love Love You Save May Be Your Own*, que l'autre, le bonhomme, est un *Who-Wee Sweet Daddy*. Mettons que bien ou mal, Katie Webster aime beaucoup.

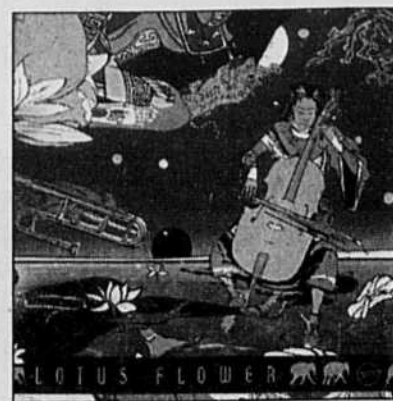
VITRINE DU DISQUE

THE N.W.A LEGACY  
VOLUME 1 1988-1998

Artistes divers  
Priority (Virgin/EM)

À force de se lancer des dragées à partir d'autos en marche, fatalement, cela devait arriver. Faute de combattants (ou faute de munitions), les méchants drilles du gangsta rap, pan ultraviolet du mouvement hip hop, ont presque cessé les hostilités. Signe indéniable d'accalmie, voire de déclin, une compilation double tout juste parue résume les édifiantes activités des Ice Cube, Eazy-E et autres Dr. Dre depuis 1988, c'est-à-dire depuis le premier disque d'un posse qui les réunissait tous: N.W.A. Il y a déjà onze ans, en effet, que retentissait la sirène de police en intro à *Straight Outta Compton*, premier disque des Boyz-N-Tha-Hood (les gars du quartier), et il semble que le temps de se rappeler les bons et mauvais coups soit venu: en 26 titres, tous les moments forts de l'interminable *reality show* sont évoqués. Force est de constater que le propos changea fort peu en une décennie: rien ne ressemble plus à un «fuck!» de 1988 qu'un «fuck!» de 1998. On comprend que la stratégie fut plutôt celle du martèlement, martelant toujours les mêmes clous. *Fuck Tha Police*, scandait N.W.A dès 1988. *Trust No Bitch*, aversaient les Penthouse Players Clique en 1992. *Murder Was The Case*, narrait en 1994 Snoop Doggy Dogg. *The Gangsta, The Killas And The Dope Dealer*, offrait en saisissant portrait d'ensemble la Westside Connection en 1996. On notera que ce double disque rétrospectif annonce la parution d'un véritable coffret grand luxe consacré à l'œuvre de N.W.A: une mise en boîte encore plus définitive que la prison. Autant dire dire les oubliettes.

Sylvain Cormier



gent des paroles comme: «On met des capotes / on écoute du rock / on vit en accord / avec notre époque.» *Chrominance Decoder*, le disque le plus agréablement étonnant de la saison. Yeah!

Rémy Charest

LA NUIT ÉCLAIRE  
LE JOUR QUI SUIT

Jérôme Minière  
(Lithium/Virgin)

À l'époque de *Monde pour n'importe qui*, le Franco-Montréalais Jérôme Minière avait intrigué et intéressé pas mal de monde avec sa musique fraîche, sa façon singulière de construire les paroles des chansons, sa personnalité sympathique. À voir les premiers spectacles, on se rendait compte qu'on n'y était pas encore tout à fait mais qu'il se brassait là de bien belles affaires. Avec *La nuit éclairée le jour qui suit*, Minière montre qu'il a pris beaucoup d'aplomb, sans rien perdre de son originalité. Il a toujours une façon aussi particulière de réciter-chanter ses petits portraits de mœurs, mais il le fait mieux, mariant ses textes de façon plus serrée aux textures sonores proposées. Lesdites textures (passablement de programmation et d'effets) ont d'ailleurs gagné en richesse et en finesse. Elles ont aussi pris suffisamment d'importance dans le travail de Jérôme Minière que celui-ci en a fait un deuxième disque, instrumental et atmosphérique, qui ajoute une heure d'écoute sans trop augmenter le prix de l'album — un bel exploit en soi. Minière est un original qui grandit bien et on est heureux de continuer à faire un bout de chemin avec lui.

R.C.

STEVE TURRE

À Lotus Flower  
Étiquette Verve

Jusqu'à présent, le tromboniste Steve Turre s'est toujours affiché comme un musicien épris d'originalité. Dans ses deux productions antérieures, il avait rassemblé quelques-uns des meilleurs trombonistes et joueurs de... coquillages! Ainsi, Turre et ses compagnons inondèrent d'échos maritimes le *All Blues* cher à Miles Davis.

Aujourd'hui, Turre nous revient en affichant encore et toujours son goût de l'originalité. S'il ne fait plus dans le coquillage, il fait beaucoup dans les cordes. Son *Lotus Flower*, titre de son nouvel album, c'est lui, le pianiste Mulgrew Miller, le batteur Lewis Nash ainsi que Buster Williams à la contrebasse, Akua Dixon au violoncelle et Regina Carter au violon.

Ce souci d'originalité, on le retrouve également dans le choix des morceaux. En fait, la combinaison des morceaux enregistrés doit être lue comme un curriculum vitae. S'il y a du Woody Shaw et du Roland Kirk, le plus sous-estimé des jazzmen, c'est parce que longtemps Turre les fréquenta.

On mélange les cordes, les pièces originales, le *Inflated Tear* de Kirk, le *Organ Grinder* de Shaw, et le souci ou l'inclination zen de Turre et on obtient quelque chose de plus que la simple originalité. Quoi donc? Le dépaysement. Ce qu'elle a de riche, la musique de Turre, c'est qu'elle est la musique de l'autre, le différent. Le justement déstabilisant.

Serge Truffaut

CHROMINANCE DECODER

April March  
(Attic/Universal)

Il y a de ces disques qui sortent de nul part mais qui le font tellement bien! *Chrominance Decoder*, d'April March, tombe dans cette catégorie. Ancienne collaboratrice à l'émission pour enfants de Pee-Wee Herman, cette Américaine mignonne chante la moitié de ses chansons en un français quasi impeccable, jouant habilement sur les tonalités «*Salut les copains!*» de la pop française des années 60. Sur la pochette, la photo rappelle aisément des poses autrefois prises par Françoise Hardy.

Produite par le Français Bertrand Burgalat, cette collection de chansons aux allures naïves ne cesse de surprendre par ses nuances subtiles, ses arrangements raffinés et son bel esprit. À la première écoute, on peut rester perplexe devant le jeu que joue April March. Mais si on s'y remet, on est rapidement gagné par cette chanteuse qui aligne, l'air bon enfant, des titres comme *Mignonnelle*, *Garçon glaçon*, *Mon petit cowboy*, en anglais, *Knee Socks*, sur des musiques dont les élans sont parfois comiques, parfois diablement bien jazzés, parfois apparentés à ceux du groupe Air, ce «*french band*» qui chante en anglais. Sur *Martine*, on vogue entre Jane Birkin, le jazz de Jobim et la musique de film. Avec *Mon petit ami*, sur des airs à la *Yellow Submarine*, on se croirait dans une amourette d'écolière virgine, jusqu'à ce qu'émer-

**Orchestre de chambre McGill**  
Chef d'orchestre / Fondateur Alexander Brodt | Chef d'orchestre Boris Brodt

**Soliste invité**  
**Marc-André Hamelin**

**Haydn**  
Concerto pour piano en ré majeur

**Rossini**  
Sonate no. 1 en sol majeur

**Strauss**  
Sextuor de Capriccio

**Bartók**  
Divertimento

20h00, lundi le 12 avril 1999

Théâtre Maisonneuve  
Place des Arts  
Réseau Admission  
514-842-2112  
514-790-1245

**Société Pro Musica**  
50<sup>e</sup> SAISON  
Série «Emeraude»  
Le TRIO FONTENAY, cordes et piano

Théâtre Maisonneuve  
Lundi, 29 mars 1999, 20h

PROGRAMME :  
Haydn, Ravel, Brahms

Billets : 25 \$, 20 \$, 12 \$ (étudiants),  
Taxes incluses, redevances en sus,  
en vente à la billetterie  
de la Place des Arts: (514) 844-2112  
et par le réseau Admission

Collaboration du consulat général de la  
République fédérale d'Allemagne

**GAGNANT DE TROIS OLIVIER**  
GALA DE L'HUMOUR  
Pierre L'égaré

rien

• SCRIPTEUR DE L'ANNÉE  
• MEILLEUR MONOLOGUE  
• SPECTACLE D'HUMOUR (STAND UP)

4<sup>e</sup> SÉRIES DE SUPPLÉMENTAIRES  
20, 21, 22 mai

Théâtre Maisonneuve  
Place des Arts  
Billets PdA / 514 842 2112  
et Admission / 514 790 1245  
Redevance et frais de service.

Mots de Tête TQS 21:29:30

**L'ENSEMBLE ROMULO LARREA**  
UN SIÈCLE DE TANGO  
21 avril

avec la participation de  
Veronica Larc

HOMMAGE À  
ASTOR PIAZZOLLA

22-23 avril

Cinquième salle  
Place des Arts  
Billets en vente au 514 842 2112  
et au www.pda.qc.ca  
Réseau Admission 514 790 1245  
Redevance et frais de service.

**SPECTACLE ANNULÉ**

L'ANGE NOIR DU FADO

Première tournée nord-américaine  
pour celle qui fait craquer l'Europe!

le samedi 10 avril à 20 h

«...la dame en noir, majestueuse sur scène,  
crie le fado du fond du cœur.»  
Le Monde de la musique

Ferrera  
Bell  
Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure  
BILLETTS: 987-6919  
ADMISSION: 790-1245

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

# Du répertoire américain qui bouche quelques trous

Une nouvelle série vient proposer un tour d'horizon de créations souvent oubliées

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Sortir d'un asservissement aux importations européennes en matière d'art, de musique surtout, tel a longtemps été le credo de bien des artistes américains. Pas étonnant, alors, qu'après avoir été longtemps tributaire des écoles européennes, l'Amérique se soit donnée toute une panoplie d'institutions bien à elle pour éduquer ses citoyens à cet art. Comme on a toujours une histoire, bien des musiciens se mettent à faire entendre ces premiers pas vers l'autonomie musicale d'un peuple. La série American Classics de Naxos propose donc un tour d'horizon de créations qu'on a souvent oubliées et qui apporte son lot de bonnes choses dans la mer de la musique faite aux États-Unis.

## FOOTE — MUSIQUE DE CHAMBRE, VOL. 1

Arthur Foote: Quintette pour piano en la mineur, op. 38; Quatuor à cordes n° 2 en mi majeur, op. 32; Quatuor à cordes n° 3 en ré majeur, op. 70. James Barbagallo, piano; quatuor Da Vinci (Jerilyn Jorgensen et Kay Kirelis, violon; Margaret Miller, alto; Katharine Knight, violoncelle). Durée: 75 minutes 58. Naxos American Classics 8.559009

Arthur William Foote passe pour le premier compositeur typiquement américain. Formé entièrement sur son sol natal, il a même l'honneur insigne, aux yeux de l'histoire, d'être le premier musicien à recevoir une maîtrise en musique, nul part ailleurs qu'en la noble université Harvard, en 1875 (l'année où Wagner compose sa marche commandée en prévision des fêtes du centenaire de la révolution victorieuse de Washington). Hormis un court séjour parisien, en 1883, pour perfectionner

son jeu auprès de Heller (oui, celui des études), on a donc affaire ici à un pur produit de ce que cette société voulait produire.

Cela n'en fait pas pour autant un compositeur «américain» au sens où Ives, Copland, Bernstein et Reich — voire l'immigrant Varèse — vont le devenir, c'est-à-dire des créateurs défendant une idée autre de la création.

Non, Foote sert plus de cheville dans l'appropriation et l'intégration de la musique. Ce premier volet de l'intégrale de sa musique de chambre est révélateur de cet état de fait. Stylistiquement, on pense inévitablement à ce que Schumann ou Dvorák ont produit dans le genre.

N'allez surtout pas penser que cela veuille dire que la musique est sage! Au contraire. Ces œuvres s'inscrivent tout naturellement dans la poussée finissante du romantisme allemand, d'une certaine vision de la composition et du développement, de ce qu'est une idée musicale et de la façon de la traiter à la manière des maîtres. En cela, Foote est sinon d'avant-garde, du moins farouchement près de son époque et du dynamisme originel d'un certain romantisme, un peu plus bourgeois mais quand même assez intempêtif pour ne jamais ennuyer.

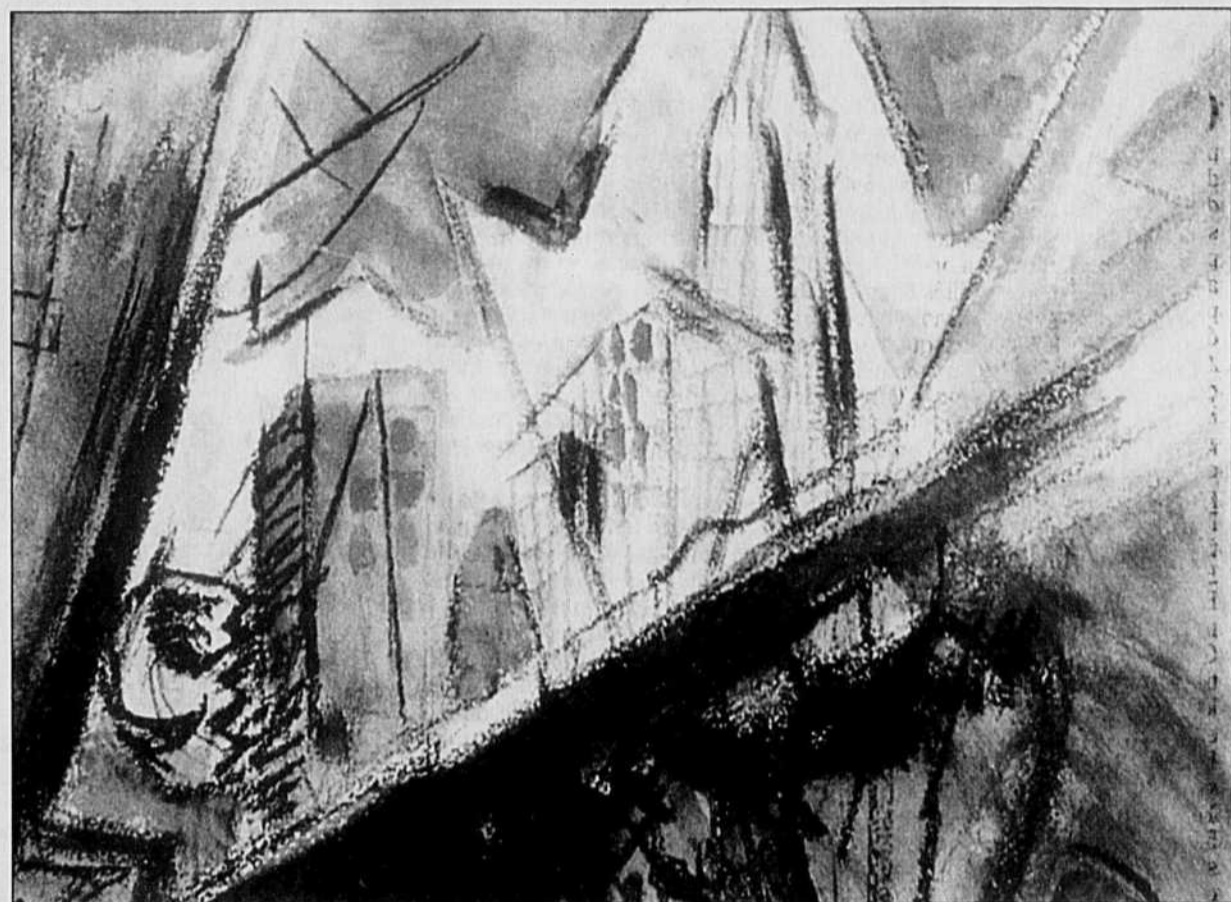
Musique de haute qualité, donc, qui a plus que l'avantage de changer de l'ordinaire, de faire découvrir une personnalité importante et un musicien plus que doué. Les trois œuvres au programme du disque sont en plus admirablement défendues et enregistrées avec un soin affectueux pour défendre un répertoire méconnu. Cela passe.

## PISTON — CONCERTOS POUR VIOLON

Walter Piston: Concerto pour violon et orchestre n° 1 (1939); Fantaisie pour violon et orchestre (1970); Concerto pour violon et orchestre n° 2 (1960). James Bowell, violon; Orchestre symphonique national de l'Ukraine. Dir.: Théodore Kuchar. Durée: 60 minutes 40. Naxos American Classics 8.559003

Dites le nom de Piston à un étudiant en musique et vous le verrez faire la moue. Combien sont-ils, ceux qui ont planché sur son traité d'harmonie? Et combien plus nombreux encore, ceux qui ont dû se taper (et acheter!, cela coûtait cher) son traité d'orchestration! Le nom de Walter Piston est irrémédiablement attaché à celui de la pédagogie et de l'enseignement musical américain, voire à celui de la rédaction d'ouvrages scolaires. Au point où voir son nom comme compositeur — près d'une soixantaine d'entrées au catalogue — procure souvent une impression proche de la nausée. Encore une fois, mérite notoire de cette nouvelle collection Naxos, les préjugés s'effondrent.

Admettons d'entrée de jeu que cette deuxième génération américaine (Piston est né en 1894, Foote en 1853) s'est fort attachée au «métier». Piston, dans ses trois



œuvres concertantes pour violon, montre une brillante maîtrise d'orchestration, un sens du geste violonistique aussi efficace que gratifiant pour l'interprète.

Curieux alors de constater que l'imagination s'arrête là. Une certaine modernité, celle d'Aaron Copland, de Nadia Boulanger et du Stravinski néoclassique. Un certain art du violon aussi, celui de Fritz Kreisler notamment. Les teintes sont donc données pour le premier concerto pour violon. Si vous aimez Barber et Korngold, vous serez dans votre élément, avec un soulignement au crayon rouge des pages que le compositeur juge les plus réussies, tout fier qu'il est de nous montrer les (petits) endroits où il est original.

La Fantaisie, elle, porte les fruits de l'assimilation sérielle. Dans tout le retour postmoderne actuel vers des esthétiques qui restent atonales mais flirtent avec le vocabulaire et le monde sonore expressionnistes (je pense ici à un compositeur comme Penderecki ou Wolfgang Rihm), elle est d'une déconcertante actualité. A 75 ans passés, Piston, le vieux professeur, se refait une verdure qu'un meilleur interprétation aurait mieux servie. Pour la découverte, cependant, on se réjouit.

Quant au second concerto, il se classe assez bien aux côtés du premier: de la musique de savoir-faire, qui n'ose prendre aucun risque sur le plan artistique. L'efficacité est irréprochable mais ne sait masquer ce manque de je-ne-sais-quoi qui fait qu'on se prend d'admiration pour une composition. Joli à entendre, plutôt inutile à écouter.

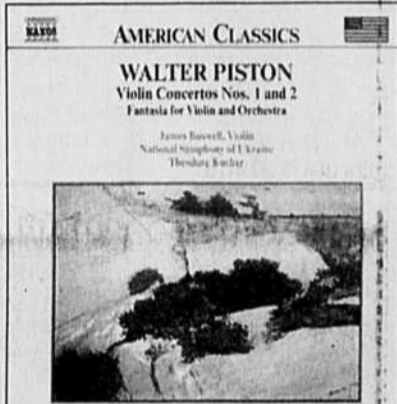
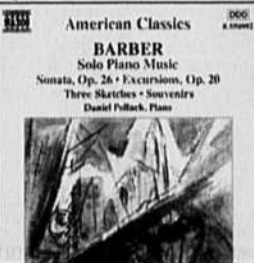
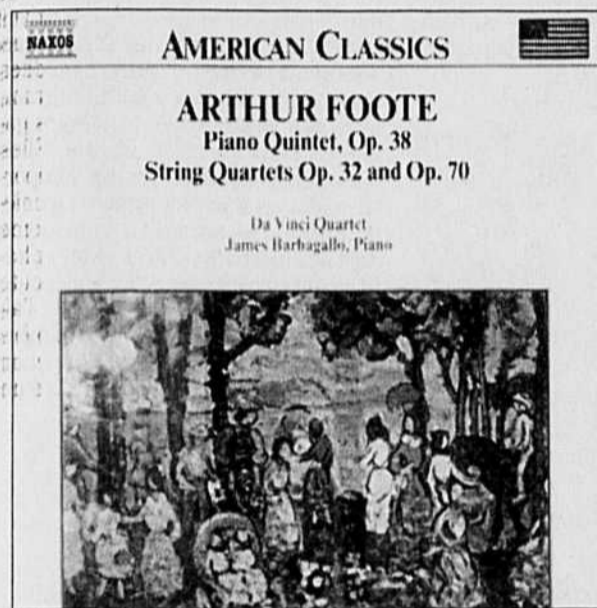
(For Jeanne); Ballade, op. 46; Souvenirs, op. 28. Daniel Pollack, piano. Durée: 72 minutes 16. Naxos American Classics 8.550992

De tous les compositeurs américains du XX<sup>e</sup> siècle, Barber est probablement celui qui a la stature la plus «noble» et la notoriété la plus «haute», notamment par son célèbre *Adagio* (*Platoon*, vous vous souvenez? Eh! bien, c'était de lui).

Diverses tendances traversent le répertoire de ce disque, de la buvette de salon, mièvre à souhait, à l'ambition de «faire grande œuvre». En ce sens, le sort de la *Sonate pour piano* sur les scènes du monde est tout à fait justifié.

Ce qui blesse dans le présent enregistrement est la médiocrité de l'instrument retenu. On entend une sorte de vieille casserole assez inexpressive contre laquelle le pianiste, Daniel Pollack — techniquement assez bon au demeurant —, se débat comme un bon chanteur à la voix enrôlée.

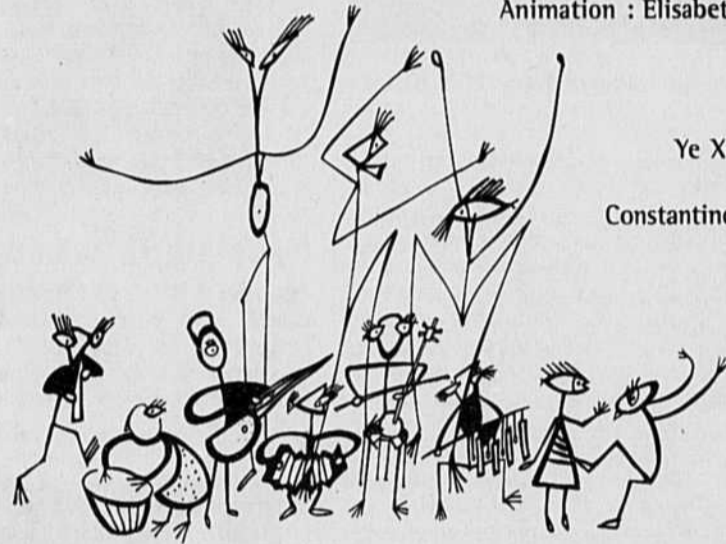
On arrive à accepter pour la substance (et l'énergie bien réelle) de la *Sonate op. 26*, mais cela ennuie tellement dans le reste du répertoire que j'hésite fortement à recommander son achat, malgré le prix économique de Naxos.



## Les Classiques du monde

Une sélection de 6 musiciens des plus talentueux dans des œuvres de compositeurs classiques chinois, espagnols, roumains et persans.

Animation : Élisabeth Gagnon



Stana Bunea, harpiste, Ye Xu-Ran et Liu Fang, duo de pipa, Duo Alba, guitares espagnoles, Constantinople, quatuor de musique persane.

Le 28 mars à 15h00  
Église de la Visitation  
1847 Gouin Est

7\$ et 10\$  
Taxes et frais de service en sus  
Billetterie : 845-2014



## BARBER — MUSIQUE POUR PIANO SEUL

Samuel Barber: Sonate pour piano, op. 26; Excursions, op. 20; Nocturne, op. 33; Three Sketches; Interlude I



### Järvi à Montréal... un événement!

Les Grands Concerts  
**Mardi 30 et mercredi 31 mars 1999, 20h**

**Neeme Järvi**, chef  
**Lars Vogt**, piano

**Kodály** *Háry János, suite*  
**Mozart** *Concerto pour piano n° 20*  
**Brahms** *Symphonie n° 4*

Soirée du 30 commanditée par **Gaz Métropolitain** | Soirée du 31 commanditée par **Comité des bénévoles de l'OSM**





Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts | Billets: OSM : 842-9951 | Admission: 790-1245  
Place des Arts : 842-2112



## RENAUD-BRAY

Livres • Musique • Vidéo • Jeux • Papeterie

*Aux couleurs du temps*



En spectacle au Centre Molson le 20 juin 1999



NOUVEAU  
16<sup>99</sup>\$



NOUVEAU  
17<sup>99</sup>\$



17<sup>99</sup>\$



17<sup>99</sup>\$



17<sup>99</sup>\$




Incluant : *Terre D'oru Field of Gold*  
17<sup>99</sup>\$

4301, rue Saint-Denis / 499-3656 | 6925, boul. Taschereau (Brossard) / (450) 443-5350

**RENAUD-BRAY**  
là où la culture se livre

Avec ses coups de cœur, Renaud-Bray vous propose des choix avisés

Site Internet : <http://www.renaud-bray.com> | E-mail : [sad@renaud-bray.com](mailto:sad@renaud-bray.com)




### Échos de Russie

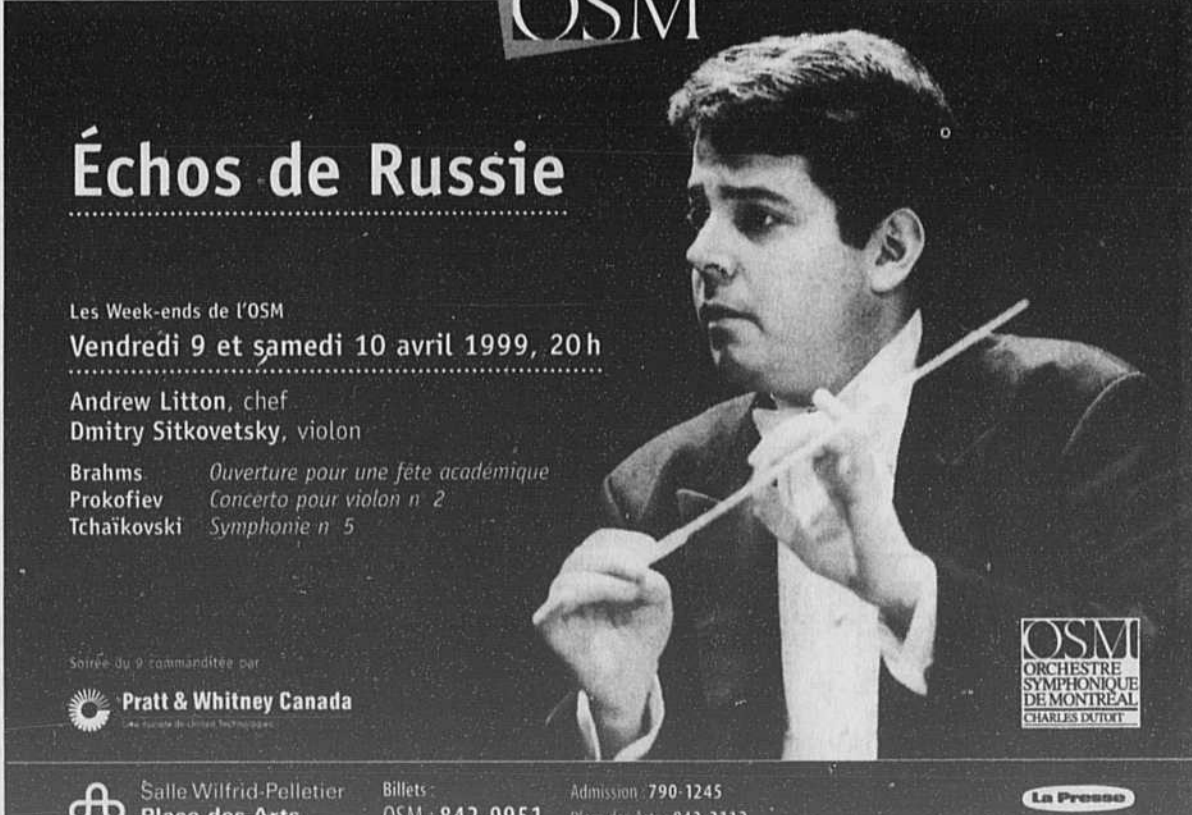
Les Week-ends de l'OSM  
**Vendredi 9 et samedi 10 avril 1999, 20h**

**Andrew Litton**, chef  
**Dmitry Sitkovetsky**, violon

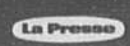
**Brahms** *Ouverture pour une fête académique*  
**Prokofiev** *Concerto pour violon n° 2*  
**Tchaïkovski** *Symphonie n° 5*

Soirée du 9 commanditée par **Pratt & Whitney Canada**





Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts | Billets: OSM : 842-9951 | Admission: 790-1245  
Place des Arts : 842-2112



LES ARTS

# Nourrir l'ogre

La semaine dernière, après la projection du film *EDtv*, de Ron Howard, en avant-première au Faubourg Sainte-Catherine, nous étions une poignée de journalistes fichés comme des piquets à regarder défiler l'interminable générique. Tous les spectateurs s'étaient déjà éclipsés, happés par le mouvement de foule vers la sortie. Après tout, le film était terminé. C'était le temps d'en griller une et de se dégourdir les jambes. Mais on restait là, comme des braves à la tour de guet, les yeux rivés aux noms qui défilaient. Ça n'en finissait plus; v'là l'identification des cascadeurs, des maquilleurs et des coiffeurs pour chiens. Tous ceux qui avaient, de près ou de loin, prêté leur concours à la production en question avaient eu droit à leur petite mention d'usage. On allait se résigner à ce que le titre de *Louis 19, le roi des ondes*, le film de notre Michel Poulette national qui avait servi de base au *remake*, ait disparu dans le grand tout quand cette longue patience se vit récompensée.



Odile Tremblay

signer si son nom et celui de son film étaient rayés, puis victoire remportée de haute lutte. Et voilà! Mais qu'est-ce qu'on attendait, au juste? Le tapis rouge? Dérisoire candeur. «Adapté d'un obscur long métrage canadien-français intitulé *Louis 19, Le roi des ondes*», précisera le dossier de presse...

C'est si gros, Hollywood, si riche, si puissant. Il ne va quand même pas claironner en manchette et en lettres d'or ses sources d'inspiration. Bien beau si elles sont avouées quelque part, d'ailleurs. Michel Poulette admettra qu'il aurait dû se négocier une place précise dans le générique, mais il l'ignorait. L'inexpérience, que voulez-vous! Pas de cadeau du gros si vous ne marchandez pas à l'avance, pousse par pousse, le crédit et le lieu du crédit. Mais broyé, vous l'êtes de toute façon, dans l'esprit sinon dans la lettre.

Tant de films européens, surtout français, finissent pastichés, transformés, redigérés, servis recuits avec des stars américaines et des repères en forme de rayures et d'étoiles, avec le titre original éliminé du menu. Allez vous plaindre, après ça, de ne pas être soufflé comme un fétu de paille de la liste des «merci beaucoup»...

Précisons-le: notre carrière nationale dans le *remake* est fort courte. Il y a bien eu *Le Déclin de l'empire américain* d'Arcand, sur lequel Hollywood a pris une option, mais le *remake* n'a jamais été tourné. *Liste noire*, de Jean-Marc Vallée, devrait être tourné sous peu en anglais ici même, avec des fonds américains et le scénariste du premier film, Sylvain Guy, comme réalisateur du second. Quant au producteur des *Boys*, Richard Goudreau, il se bat de son côté pour que sa ligue de hockey de garage se réincarne au Sud. Voilà pour nos incursions maison réelles ou anticipées dans le genre.

N'empêche... C'est du vrai rouleau compresseur, ces *remakes*-là: le rapt des idées, mais aussi leur viol, l'aveu d'impuissance des petites cinématographies à distribuer leurs œuvres dans une Amérique qui ne veut consommer que son propre miroir, qu'insuffler sa couleur aux images des autres avant de les rediffuser grimées maison sur la planète entière.

Je me rappelle à quel point les producteurs d'*Un Indien dans la ville*, d'Hervé Palud, s'était battus pour que cette comédie française sorte sur les écrans américains dans sa version originale. Ils refusaient mordicus de céder les droits de *remake*. Puis, un beau jour, on a vu *Jungle 2* surgir à pleins écrans. Rien à faire. La plupart des producteurs européens ont renoncé à lutter. Ils vendent leurs idées, en perdent le crédit. Que voulez-vous? Allez lutter contre les bulldozers... *Nikita*, *Trois hommes et un couffin*, *Parfum de femme*, *Le Retour de Martin Guerre*. Hop là! Par ici le lifting!

Dans le dernier numéro du *Première* américain, une longue entrevue de Ron Howard, le réalisateur d'*EDtv*, laissait songeur. «Un vrai enfant d'Hollywood affronte les hauts et les bas de la gloire médiatique», annonçait le sous-titre. Pas un mot évidemment sur sa nature de *remake*. Ho-

ward s'approprie en quelque sorte l'histoire. Il se sent proche, dit-il, de la perte de vie privée reliée à la célébrité. C'est son film, son bébé. Le pire, c'est que ça lui ressemble vraiment. Pour tout dire, *EDtv* est tellement américain qu'on oublie que le film a déjà eu une existence antérieure. Le génie du système, c'est ça: un palimpseste qui efface toutes traces d'écriture précédente.

*Louis 19* avait d'ailleurs tout pour réussir sa transplantation au Sud avec cette histoire de vedettariat instantané sous l'œil tyrannique d'une caméra de télé. *The Truman Show* a bien poussé sur ce même terreau thématique l'an dernier. À l'heure où Universal prépare son *EDtv* — tiens! tiens! —, Paramount venait lui damer le pion avec ce *Truman Show*, trop cousin pour être honnête. Sujet qui court dans l'air du temps? Ou, plutôt, coup de Jarnac comme Hollywood en a le secret? Les paris sont ouverts. Une chose est certaine, chez l'oncle Sam, les films sur les volcans, les animations sur les fourmis naissent deux par deux, après qu'une major ait piqué l'idée de l'autre. On transforme un peu la sauce, histoire d'éviter les poursuites pour plagiat, on joue de vitesse pour mieux couper l'herbe sous le pied du voisin. Alors, *remake* et vol du *remake*, pourquoi pas? On n'en est pas à un emprunt près. Voici la boucle bouclée, le produit recyclé, recyclé à son tour, et la baleine Hollywood qui digère, béate, le plancton des autres.

L'industrie du *remake* ressemble à celle du doublage, au fond. Le géant voisin envahit vos écrans en bouffant votre cinématographie et, faute de pouvoir le combattre, vous détournez un peu de sa corpulence à votre profit, nourrissant l'ogre pour avoir ses miettes. «On est assez gros pour intéresser le gros», entonnent en chœur les tout petits. Bienvenue au Québec dans le merveilleux monde du *remake*.  
otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE

## La passion de Christopher Jackson

L'Europe a cappella? On pourra s'en faire une idée demain à l'église Saint-Léon de Westmount. Le Studio de musique ancienne de Montréal dirigé par Christopher Jackson y offre *Nations chorales*, bouquet de chefs-d'œuvre allant du *Miserere* d'Allegri aux motets de Thomas Tallis, de Josquin Després, de Giaches de Wert, de Palestrina, de De Lassus et à quelques cantiques en langue abénakise!

CLÉMENT TRUDEL  
LE DEVOIR

Avec Christopher Jackson, claveciniste, organiste, chef de chœur... et doyen de la faculté des arts de Concordia, impossible de ne pas parler de Claudio Monteverdi. Jackson revient comme l'un des hauts faits du Studio de musique ancienne dont il fut cofondateur en 1974 — il en assume la direction artistique depuis 1988 — d'avoir monté il y a 15 ans *Les Vêpres de la Bienheureuse Vierge Marie*, qui n'avaient été jouées qu'une seule fois à Montréal, dans les années 40.

C'est d'ailleurs par ces mêmes *Vêpres* que s'ouvrira, l'automne prochain, la 26<sup>e</sup> saison de cet ensemble, dont le dernier disque, *L'Harmonie des sphères*, est sorti sous étiquette SRC. (Un autre, réalisé à Brouage en 1995, porte sur le baroque redécouvert en Nouvelle-France: *Le Chant de la Jérusalem des terres froides*, et Analekta a publié l'an dernier un *Palestrina*.)

Il est fort probable que *La Favola d'Orfeo* de Monteverdi, considérée comme l'opéra des commencements et dont la première eut lieu en 1607, sera donnée en collaboration avec un groupe français ici même à l'automne de l'an 2000; le maillage financier est en discussion. M. Jackson avait été invité à diriger *Orfeo* lors d'une tournée acclamée (23 représentations) en France, de janvier à avril 1998. L'Opéra de Montréal, incidemment, offrira de son côté un autre Monteverdi aux mélomanes le printemps prochain: *Le Couronnement de Poppée*.

Intérêt décroissant

Une chose est claire chez ce spécialiste de la musique chorale, c'est que son intérêt décroît «selon une pente assez raide» avec les œuvres d'après 1750,

ou *grosso modo* après la mort de Bach. Lui suffisent ces deux siècles et demi au cours desquels foisonnent les créations pour lesquelles il a développé une passion. Un courant dont la dominante fut franco-flamande durant plus d'un siècle, et dont il ne se contente plus de scruter les seules partitions, allant jusqu'à voir «au-dessous», empruntant au besoin les lentilles de l'époque pour raffiner l'interprétation qu'il suggère à ses chanteurs.

Ne dit-on pas de Roland de Lassus qu'il composa des lied allemands, des madrigaux italiens, des chansons françaises et des motets en latin? Et l'on n'avait pas encore l'Union européenne! Jackson mentionne en passant qu'en interprétant les cantates de Bach avec la vision que l'on a aujourd'hui des textes bibliques, on a tout faux; il est indiqué, selon lui, de prendre en compte la théologie luthérienne qui répète au chrétien combien il est «difficile de se maintenir dans le droit chemin». Il dira aussi que, si Monteverdi dit vouloir «renouveler» par ses madrigaux, le sens d'un tel terme peut être différent maintenant que les contemporains ont perdu de vue l'esprit de retour aux sources dont s'inspiraient ces compositeurs dont beaucoup visaient l'équilibre supposé des drames musicaux émanant des Grecs — ce fut le cas pour un groupe de bourgeois cultivés, la *Camerata*, actif à Venise au début du XVII<sup>e</sup> siècle.

Admettant que la concurrence entre groupes spécialisés dans la musique ancienne est saine, voire parfois féroce, Christopher Jackson confie qu'au début les membres du Studio de musique ancienne étaient perçus comme des marginaux, ce qui n'est plus le cas. «Nous sommes bien acceptés dans la communauté musicale. Je peux vous dire que je connais très bien Peter Phillips» — fondateur, en 1973, des Tallis Scholars



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Claveciniste, organiste, chef de chœur, Christopher Jackson se réjouit de ce que Montréal produise tant de bons chanteurs et de bons instrumentistes.

— et que le respect mutuel prévaut malgré la différence de leurs approches respectives.

Un bon noyau

Christopher Jackson se réjouit de ce que Montréal produise tant de bons chanteurs et de bons instrumentistes. «L'endroit est excellent pour produire les événements» auxquels le public prendra goût. Mais il est important de prendre son temps pour constituer un noyau de bons chanteurs qui développent des connaissances et des réflexes communs, insiste-t-il, pour «ancrer et installer» un mode de fonctionnement propre à garantir des événements réussis.

Comment expliquer qu'une telle musique, ancienne et «très austère à bien

des égards», exerce autant d'attrait sur les gens d'aujourd'hui? On peut par exemple voir 1000 personnes ou plus se grouper pour entendre des motets de Gombert ou de Mouton interprétés par les Tallis Scholars. À l'époque où furent composées ces œuvres, «les idées bouillonnaient autour d'un retour aux sources, on discutait longuement des relations entre l'auditeur et la scène. Ça relevait de tout l'intérêt que l'on avait pour tout le renouveau de la philosophie grecque [néoplatonisme] et de l'importance de la poésie et de la musique dans tout ça» pour l'expression des passions.

Si l'on prend connaissance des magazines spécialisés (disques), on se rend compte que le Studio de musique ancienne de Montréal récolte réguli-

rement des éloges, soit dans celui de la BBC, soit dans *Le Monde de la musique*. Ce qui fait grandement plaisir au principal inspirateur de ce groupe. Mais qu'a-t-il retenu de ces 25 ans de tension dans le but d'atteindre à une qualité que l'on vante tant et qui vaut à Jackson d'être invité en France, en Espagne et dans d'autres pays? Après une pause assez longue, Jackson parle de sa passion, de la situation où il fut d'approfondir sa relation directe avec la musique, de sa fascination également à voir poindre des auteurs comme de Wert, un contemporain de Monteverdi, «un compositeur fantastique dont on n'a même pas vu une fraction de son œuvre expressive et colorée».

Tout reste à faire, conclut-il, évo-

quant la richesse à découvrir de toute cette musique qui, en Amérique latine, a combiné les traits espagnols et le génie des autochtones au début de l'ère coloniale. Ce qui le stimule, c'est d'aller découvrir dans cette tranche du répertoire où il s'est spécialisé «des dimensions qui ne paraissent pas au premier regard et qui sont enrichissantes».

En entrevue, les rires fusent à quelques reprises, surtout lorsqu'il est fait allusion aux cachets substantiels qu'exigeaient certains artistes de l'époque baroque. «Ça n'a vraiment pas changé, mais les chanteurs sont adorables, fantastiques», malgré l'avidité qui firent hésiter certains princes à les embaucher.

Canon est fier de présenter  
**Liona Boyd**  
Virtuose de la guitare classique

EN CONCERT  
**VENDREDI 16 AVRIL 20H**  
Centre Pierre-Péladeau  
Salle Pierre-Mercure  
300, boul. de Maisonneuve est, Montréal  
rue Sanguinet / Berri-UQAM  
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245  
Une production Fogel-Sabourin

Studio de musique ancienne  
de Montréal **25<sup>e</sup> saison**

UN SON QUI DÉFIE LES SIÈCLES

DIRECTEUR ARTISTIQUE  
**CHRISTOPHER JACKSON**

L'ÉGLISE SAINT-LÉON DE WESTMOUNT  
4311 DE MAISONNEUVE OUEST (MÉTRO ATWATER)

Le 28 MARS À 20 H **Nations Chorales**

DU MISERERE D'ALLEGRI  
AUX CHŒURS ABÉNAQUIS

CHEFS-D'ŒUVRE A CAPPELLA  
POUR CHŒUR

BILLETTS DE 14 \$ À 33 \$

chaîne culturelle  
Radio-Canada

COMMANDITAIRE PRINCIPAL  
Omer DeSerres  
National d'Orchestre et d'Ensemble

RENSEIGNEMENTS  
(514) 861-2626

**N.B.**  
À LA  
CHAÎNE CULTURELLE  
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.ca

À l'occasion de la **JOURNÉE MONDIALE DU THÉÂTRE**, deux pièces à ne pas manquer!  
**Hosanna**, de Michel Tremblay, mise en scène par Patric Saucier, avec Jacques Leblanc et Marco Poulin. Production du théâtre La Bordée (Québec)  
**Les Femmes savantes**, de Molière, mise en scène par Christiane Pasquier, avec Marina Thiney, Sylvie Cantin, Andrée Vachon, Marie-Ginette Guay, Lise Castonguay, Jacques-Henri Gagnon, Jacques Baril, Denis Lamontagne, Rychard Thériault, Jack Robitaille et Bertrand Alain. Musique: Robert Normandeau. Production du théâtre Le Trident (Québec)  
Anim. Winston McQuade  
Réal. Danielle Bilodeau  
Ce soir et demain à 19 h 30

À L'OCCASION DU **VENDREDI SAINT**:  
**Les Moines de Saint-Benoît-du-Lac**. Qui sont ces hommes? Quelle est leur vie? La radio publique leur donne la parole.  
Une émission de Jean Deschamps  
9 h  
**Passion selon saint Matthieu**, de J.S. Bach. Avec James Oxley, Detlef Roth, Deborah York, Andreas Scholl, Lothar Odinius, Michael Volle, le Chœur et l'Orchestre du Collegium Vocale de Belgique, dirigés par Philippe Herreweghe.  
Anim. André Vigeant  
Réal. Michèle Vaudry  
13 h 10

**Musique sacrée du temps de la Renaissance en Pologne**:  
*Missa Paschalis, Dévotions à Marie, Affirmation Polonaise et Saint Stanislas* avec deux ensembles réputés: Musica Divina et Les Sonneurs, dirigés par Christopher Jackson.  
Anim. Johanne Laurendeau  
Réal. André Massicotte  
20 h

Un grand texte: **LE LIVRE DE LA PAUVRETÉ ET DE LA MORT**, de RAINER MARIA RILKE, avec Jean-Louis Millette, Pierre Lebeau et Bruno Roy. Pour la pertinence d'un texte ancien, dans le monde actuel.  
Réal. Jean Gagnon  
22 h

101,9 ALLARDVILLE • 100,9 CHICOUTIMI • 95,3 LAMÉQUE • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 ESTRIE • 90,3 TORONTO • 104,3 MAURICIE-CENTRE DU QUÉBEC